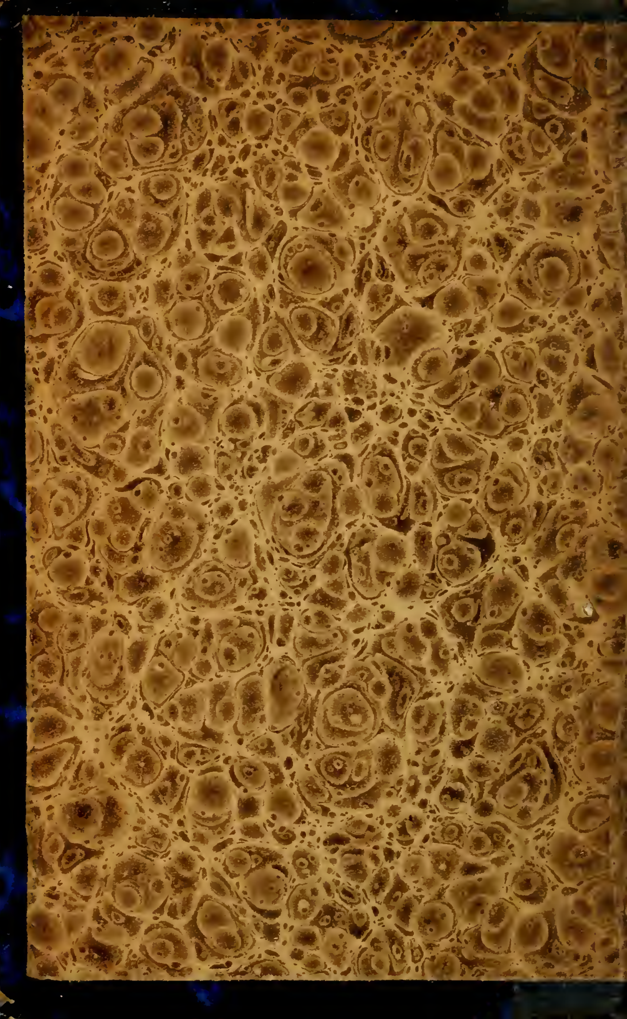




LE NOUVEAU
CAVEAU.

PARIS. IMPRIMERIE DE CASIMIR,
RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

FRONTISPICE



Le Combat des Coqs.

LE
Nouveau Caveau

Vol. 7.

Pour 1825

Publié par M.r Curry, E.T. Maurice



Le danger des Papillottes.

Paris

Chez Bouquin de la Souche Lib. Edit.
Boulevard S.t Martin N.o 3

LE NOUVEAU

CAVEAU.

LES SOUHAITS

D'UN BON GARÇON

Pour l'an 1825.

AIR : Des Fleurettes.

Belles, qui, dans les rues,
Suivez le goût nouveau,
Qui vous prom'nez tout' nues,
Conv'nez que c' n'est pas beau !
D'une semblable toilette,
Pour rougir au fond du cœur,
N' vous faudrait que d' la pudeur...
J' vous en souhaite.

Vous, dont la têt' se monte,
Joueurs, que l' gain séduit,

Qui perdriez sans honte
Jusques à votre lit :
Pour n' pas perdre à la roulette,
Cocher, voiture et coureur....
Y n' vous faudrait qu' du bonheur....
J' vous en souhaite.

Parvenus intraitables,
Qu'avez l' goût délicat,
Qui d' mandez à vos tables
Chaqu' jour un nouveau plat;
Pour faire une bonne fête,
Au repas le plus petit,
N' vous faudrait que d' l'appétit....
J' vous en souhaite.

F' seurs de billets par mille,
Qu'on proteste toujours;
Gros banquiers de la ville
Qui manquez tous les jours;
D'une banq'route complète,
Pour éviter le malheur,
Y n' vous faudrait que d' l'honneur.....
J' vous en souhaite.

Fabricans d' mélodrames,
Qui mettez tout en jeu,
Qui pour toucher nos âmes,
Employez l' fer et l' feu ;

Pour rendre, j' vous le répète,
Vos ouvrag's intéressans....
Y n' vous faudrait qu' du bon sens....
J' vous en souhaite.

Acteux, qui v'nez sans gêne
D'vant nous fair' les biaux bras;
Qui parlez sur la scène
Ou trop haut, ou trop bas:
Pour qu'OEdipe et Philoctète
Parlent mieux que des laquais,
N' vous faudrait qu'un peu d' français..
J' vous en souhaite.

Recors de toute espèce,
Porteurs d'un air chagrin,
Vous qui grugez sans cesse
La veuve et l'orphelin,
Malgré l' courag' qu'on vous prête,
Comm' pour rabaisser votr' ton,
Y n' vous faut qu' des coups d' bâton....
J' vous en souhaite.

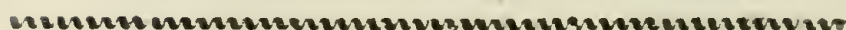
Moi, je vois tout en rose,
J' n'ai pas un sou comptant;
J' conviens qu' c'est peu de chose,
Qu'import' si j' sis content?

Pour vider ma chopinette,
Pour conserver ma gaîté,
Y n' me faut que d' la santé...
Et j' m'en souhaite.

Boniface-le-Rond, *Vigneron de Surène*.

Pour copie conforme,

M. Brazier.



LA VILLAGEOISE PARVENUE,

OU

PETIT A PETIT L'OISEAU FAIT SON NID.

AIR : Et pourtant papa (du Nouveau Pourceaugnac).

En simple corsage
Quittant son pays,
Rose, jeune et sage,
S'en vient à Paris,
Va prendre un logis
Au dernier étage :
Petit à petit
L'oiseau fait son nid. (*ter*)

Adroite ouvrière,
Elle brode et coud :
Déjà la portière
La vante partout ;
On la voit debout
Toujours la première :
Petit à petit
L'oiseau fait son nid.

De suite aux coquettes
Elle plaît beaucoup ;
Bonnets, collerettes
Contentent leur goût.
Rose entreprend tout,
Jabots et manchettes :
Petit à petit
L'oiseau fait son nid.

Notre jouvencelle,
A modique prix,
Blanchit avec zèle
Un petit commis ;
A ses doigts jolis
Brille l'étincelle :
Petit à petit
L'oiseau fait son nid.

Un grison la guette,
Croyant son cœur neuf :

Elle est joliette ;
Il est riche et veuf :
Rose, avant le neuf,
Quitte sa chambrette :
Petit à petit
L'oiseau fait son nid.

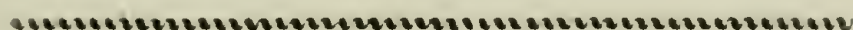
L'heureuse friponne
Est en bon chemin ;
Elle appelle, sonne,
Ordonne et soudain
Le brillant satin
Pare sa personne :
Petit à petit
L'oiseau fait son nid.

A présent, madame
Se montre à Beaujon :
Nourrissant la flamme
Du faible barbon,
On lui voit le ton
D'une grande dame :
Petit à petit
L'oiseau fait son nid.

Un fort héritage
Arrive soudain
De son personnage
Augmenter le train :

Rose va demain
Rouler équipage :
Petit à petit
L'oiseau fait son nid.

M. A. Legrand.



A UNE JEUNE PERSONNE

Qui allait épouser un marchand de papier.

Air : Du vaudeville des Maris ont tort.

Hé quoi! c'est vous que l'on marie,
Chère Angéla! c'en est donc fait!
Et c'est d'une papeterie
Que l'Amour a lancé son trait.
Demain le fripon, je parie,
A chacun dira volontiers
Qu'il ne s'est jamais de la vie
Si bien trouvé dans ses papiers. } (*bis*)

L'Hymen, ô ma pauvre Angélique,
Est un dérangeur indiscret;

Dans votre petite boutique
Il va fouiller comme un furet.
Mais rassurez-vous ; la nature,
Avant qu'il soit dix mois entiers,
Aura remis, je vous l'assure,
L'ordre qu'il faut dans vos papiers.

Mettez sur papier ordinaire
Les complimens qu'on vous fera ;
Au papier fou livrez, ma chère,
Les doux propos qu'on vous tiendra ;
Aux espérances chimériques
Réservez le papier doré ;
Pour nos modernes politiques
Gardez votre papier timbré.

Que chez vous toujours la franchise
Tienne les soupçons à l'écart ;
Reléguez cette marchandise
Au rang de vos papiers brouillard :
Le bonheur naît de l'indulgence ;
Pour conserver ce doux accord
Sur papier mort mettez l'offense,
Et le bienfait sur papier fort.

Au vil séducteur, s'il s'arrête,
N'offre que du papier glacé ;

Qu'à l'insidieuse coquette
Le papier fin soit délaissé.
Redoute un éclat éphémère ;
Songe, en pensant au lendemain,
Que le plus doux vélin, ma chère,
Finit par être parchemin.

Enfin, dans ces douces retraites,
Vivez long-temps, vivez unis;
Que l'amitié rie a vos fêtes ;
Mais choisissez bien vos amis.
Malheur à qui se fie aux hommes!
Tournant au gré de tous les vents,
Que d'amis, au siècle où nous sommes,
Ne sont que des papiers volans!

Feu M. Dieulafoy.

LES DANGERS

DE LA

SURCHARGE DES VOITURES PUBLIQUES.

AIR : Ça n'se peut pas.

Par un temps noir avec *Hortense*,
Qui voulait un gai compagnon,
Dans un carrosse de Provence
Un jour je pars pour Avignon :
De la pluie et de la tempête
Nous eussions ri chemin faisant ;
Mais de savon sur notre tête
Nous avions un mille pesant.

Il tonne en diable, il pleut à verse ;
Nos mulets, qu'aveugle un éclair,
Prenant les chemins de traverse,
Tombent les quatre fers en l'air.....
Par sa surcharge sous les roues
L'impériale a *chaviré*,

Et tout le savon dans les boues
Roule humide et décoloré.

De nous tirer par la portière
Nous conjurons maître *Thomas;*
Mais, nous laissant une heure entière
Hortense et moi la tête en bas,
Il répond à notre supplique
Par quelques juremens brutaux,
Et de son savon, brique à brique,
Il ramasse les dix quintaux.

Vers nous ensuite il se transporte,
Et nous demande froidement
Qui nous fait crier de la sorte.
Je lui réponds très-humblement :
« De crier il nous est bien force
Dans un si terrible accident;
Mon ami, j'y gagne une entorse,
Et madame y perd une dent.

— « *Tron de dieu!* réplique mon homme,
Le ciel vous a bien ménagés!
Je voudrais que vous vissiez comme
Mes savons sont endommagés !
Qu'on se casse jambe et mâchoire,
Cela m'est à peu près égal :
Mes voyageurs sont l'accessoire,
Mes ballots sont le principal ».

A Dieu ne plaise que je pense
Que ce système soit celui
De mainte et mainte diligence
Qu'on surcharge trop aujourd'hui !
Mais c'est une assez triste chance
D'aller à Rouen, à Lyon, à Metz,
Dominé par la même transe
Qu'à table éprouvait *Damoclès*.

M. le Chev. de Piis.

LES GRELOTS DE LA FOLIE.

Air : Entends-tu l' rappel qui sonne.

Des grelots de la Folie
Que j'aime le joyeux tin, tin !
Ma gaîté, voilà ma vie,
Et je sais narguer le destin. (*bis*)

Faut-il qu'on se désespère
Sur tous les maux d'ici bas ?
La raison est trop austère,
Moi je ne l'écoute pas :

Des grelots de la Folie
J'aime mieux le joyeux tin, tin!
Ma gaîté, voilà ma vie,
Et je sais narguer le destin.

On dit que dans le commerce
Un gueux devient un Crésus.
Si la Fortune le berce
Au doux son de ses écus :
Des grelots de la Folie, etc.

Au diable la politique
Et les débats des journaux :
Si d'être gai je me pique,
Dois-je en lire quatre mots?
Des grelots de la Folie, etc.

J'aime beaucoup la musique :
Toujours Grétry me plaira;
Mais pour le ton léthargique,
Qui règne au grand Opéra,
Des grelots de la Folie, etc.

Vous, favoris de Bellone,
Nobles enfans de l'honneur,
Courez au canon qui tonne;
Pour moi, son bruit me fait peur :
Des grelots de la Folie, etc.

La Renommée est sujette
A faire des envieux ;
De l'éclat de sa trompette,
Moi, loin d'être ambitieux,
Des grelots de la Folie, etc.

Aux belles rendant hommage,
Jadis je fus amoureux ;
Mais je fuis un dieu volage,
L'Amour rend trop langoureux :
Des grelots de la Folie
J'aime mieux le joyeux tin, tin !
Ma gaîté, voilà ma vie,
Et je sais braver le destin.

M. Routier.

LES AVENTURES EN DILIGENCE.

AIR : Un chanoine de l'Auxerrois.

Un jour, voulant voir du pays,
En diligence je partis,
Las d'une vie oisive.
En chemin chacun s'observait,

Puis à son voisin l'on prêtait
Une oreille attentive ;
Des yeux seuls on s'interrogeait,
L'un bâillait, un autre criait :
Eh! zon, zon, zon,
Fouette postillon!
Fouette, il faut que j'arrive!

Je lorgne d'abord un Gascon,
Dont Figeac est, je crois, le nom,
Quelle mine craintive!
Tourmenté, pressé par la peur,
Il fuyait de certain bretteur
La haine expéditive.
Quoique brave, à ce qu'il disait,
Hors de lui, sans cesse il criait :
Eh! zon, zon, zon,
Fouette postillon!
Fouette, il faut que j'arrive!

Je vois Mondor le fournisseur,
Qui, peu délicat sur l'honneur,
Des créanciers s'esquive ;
Dans un coffre sont les trésors
Que sauva des mains des recors
Son imaginative.
Quelque remords, qui le troublait,
Faisait que souvent il criait :

Eh ! zon , zon , zon ,
Fouette postillon !
Fouette, il faut que j'arrive !

Oronte, époux à cheveux blancs ,
Poursuivait femme de vingt ans,
Aimable fugitive,
Qui, cherchant un meilleur destin,
Le quitta pour joli blondin
D'humeur accorte et vive.
Le barbon, jaloux de ses droits,
Toussait, jurait, criait parfois :
Eh ! zon, zon, zon,
Fouette, postillon!
Fouette, il faut que j'arrive!

Juste ciel ! quel train l'on menait!
De mainte belle on entendait
La voix faible et plaintive.
Cependant le riche Mondor,
Craignant de perdre son trésor,
Était sur le qui vive !
Le vieil époux dormait, ronflait ;
De temps en temps Figeac tremblait,
Disant : zon, zon,
Fouette, postillon!
Fouette, il faut que j'arrive !

Enfin l'on arrive à bon port :
De la voiture chacun sort,
On s'observe, on s'esquive ;
L'un regrette ses doux instans,
L'autre voudrait hâter du temps
La marche fugitive.
J'étais déjà dans mon logis,
Que, tout moulu, je me surpris
Criant : zon, zon,
Fouette, postillon !
Fouette, il faut que j'arrive !

M. P. Béchu.

LE PARFAIT BONHEUR.

AIR : De la bonne vieille.

L'homme toujours s'agite et se tourmente,
Et cherche en vain à trouver le bonheur ;
D'un Dieu clément la sagesse prudente
A mis son temple au fond de notre cœur.
Pour bien jouir des trésors de la vie,
De tous ses biens ne prendre que la fleur ;
Les animer par l'amour, la folie,
Voilà, voilà le plus parfait bonheur. (*bis*)

Par l'amitié, par l'amour de nos belles,
Savoir charmer tous les maux d'ici-bas;
Être enchaîné de guirlandes nouvelles,
Trouver toujours ses biens remplis d'appas;
Prendre un baiser sur la fleur demi-close,
Et voir son front, paré par la candeur
D'une couronne et de myrte et de rose,
Voilà, voilà le plus parfait bonheur.

Sous les drapeaux des enfans de la gloire
Avec orgueil défendre son pays;
Par sa valeur enchaîner la victoire,
Faire pâlir nos plus fiers ennemis;
Et quand Clio du burin de l'histoire
Ira graver les fastes de l'honneur,
Voir ses hauts faits au temple de mémoire,
Voilà, voilà le plus parfait bonheur.

Ne pas rougir au mot de conscience,
En tous les temps être bon, juste, humain;
Aux malheureux, sans montrer d'arrogance,
Tendre toujours sa bienfaisante main.
Si l'horizon se couvre de nuages,
Avoir la paix dans le fond de son cœur,
Sans redouter les fureurs des orages,
Voilà, voilà le plus parfait bonheur.

Sous un berceau de vignes et de lierre
Être joyeux ainsi qu'Anacréon,

Vider gaîment sa bouteille et son verre
Et fredonner une douce chanson;
Voir accourir un essaim de confrères,
Au milieu d'eux chanter avec ferveur,
Boire et trinquer dans un cercle de frères,
Voilà, voilà le plus parfait bonheur.

M. Alexandre Chavantré.

LES SCIENCES.

air : C'est bien le plus joli corsage.

Fatigué de clartés confuses
Qui m'ont égaré bien souvent,
J'allais bannir Amour et Muses,
J'allais vouloir être savant;
Mais quoi! pour une âme incertaine
La science est d'un vain secours.
Gardons Lisette et La Fontaine.
Muses, restez. Restez, Amours.

La nature était mon Armide;
Dans ses jardins j'errais surpris;

Mais un chimiste, moins timide,
Règne en vainqueur sur leurs débris;
Dans son fourneau rien qu'il ne jette;
Des gaz il poursuit le concours;
Ma fée y perdrait sa baguette.
Muses, restez. Restez, Amours.

J'ai regret aux contes de vieille,
Quand un docteur dit qu'à sa voix
Les morts lui viennent à l'oreille
De la vie expliquer les lois.
De la lampe il voit la matière,
Les ressorts, le fond, les contours;
Je n'en veux voir que la lumière,
Muses, restez. Restez, Amours.

Enfin, aux calculs qu'on entasse
Si les cieux n'obéissaient pas,
Plus d'une erreur passe et repasse
Entre les branches d'un compas.
Un siècle a changé la physique;
Nos temps sont féconds en retours :
Je crains que le soleil n'abdique.
Muses, restez. Restez, Amours.

Enivrons-nous de poésie,
Nos cœurs n'en aimeront que mieux :
Elle est un reste d'ambroisie
Qu'aux mortels ont laissé les dieux...

Quel est sur moi ce froid qui tombe?
C'est le froid du soir de mes jours.
Promettez un rêve à ma tombe.
Muses, restez. Restez, Amours.

M. de Béranger.

CHANSON POISSARDE.

air : Voulez-vous savoir l'histoire.

J'ons fait z'une connaissance
C' dernier carnaval,
En pinçant ma contre-danse
Dedans un wauxhall.
Tout l'monde connaît Javotte,
La belle aux yeux bleus;
Maint'nant n' faut pus qu'on s'y frotte,
J'en suis amoureux.

Si vous voulez que je m' fasse
L' peintre d' son portrait :
C' n'est ni pus ni moins qu'un' Grâce,
Ou peu s'en faudrait;
En appas all' n'est pas chiche,
Alle est faite au tour;

Et c'est dans ses yeux que s' niche
  Le p'tit chien d'Amour.

C' n'est point z'un' bégueul' farouche,
  Et v'là c' qui m'en plaît;
Alle a toujours dans la bouche
  Queuqu' bon quolibet.
Parmi cent moyens de plaire,
  Je l' dis sans orgueil ,
Rien que l' pied de ma bergère
  Vous donn'rait dans l'œil.

J' n'ai point ma langu' dans ma poche,
  C'est toujours ça d' bon;
Auprès d' ma belle j' m'approche,
  J' lui dis sans façon :
Avec vous, ma chèr' mamzelle,
  Depuis qu' j'ai dansé ,
N' résistant point à z'un' belle,
  Mon cœur a walsé.

J' suis aimab', vous êt' gentille,
  A bon chat bon rat;
J' suis garçon, si vous êt' fille,
  Faut changer d'état.
All' ne me fit pas attendre,

Et m' v'là son futur;
La belle avait le cœur tendre;
Jugez si j' l'eus dur!

M. Routier.

LE TABAC.

Air : De la pipe de tabac.

Ne croyez pas que je m'abuse,
Gais chansonniers, toujours plaisans,
Je tremble que ma faible muse
Ne donne prise aux médisans. (*bis*)
Quoique, dans maint cas à résoudre,
Je raisonne *ab hoc et ab hac*,
Sans avoir inventé la poudre, } (*bis*)
Je puis bien chanter le tabac. }

Cette plante n'a pas d'égale :
Ce fait par le goût fut posé;
Car, malgré la docte cabale,
Nos grands hommes en ont usé.
Aujourd'hui, ses effets uniques
Partout sont tellement prônés,
Que le vendeur, dans ses pratiques,
Compte souvent des nouveaux nés.

Chez sa voisine qu'il courtise,
Du tabac petit amateur,
Valcour sans cesse offre une prise
Au mari, grand consommateur.
Sur Valcour, la poudre un peu forte
Agit bientôt avec succès ;
Le bonhomme, en tirant la porte,
Lui dit : « Mon cher, à vos souhaits. »

Quand ce matin je pris la plume,
Déjà je me croyais auteur;
Mais une fois n'est pas coutume;
J'ouvre les yeux sur mon erreur :
Pourtant dans cette œuvre éphémère,
Si je me suis peu signalé,
On me pardonnera, j'espère,
Que mon sujet m'ait aveuglé.

Par M. Pesant, *débitant de tabac.*

Pour copie conforme,

M. A. Legrand.

BEAUTÉ ET BONTÉ.

AIR : Au sein d'une fleur tour à tour.

GALANS qui chantez la beauté,
Je joins ma voix à vos suffrages;
Mais je soutiens que la bonté
N'a pas moins droit à nos hommages.
Il faut, pour charmer constamment,
Que l'une à l'autre soit unie;
L'une est le bijou du moment,
L'autre est le trésor de la vie.

De la beauté les traits vainqueurs
Font, en passant, tourner nos têtes;
Mais la bonté ravit nos cœurs,
Et ne perd jamais ses conquêtes :
L'une est la fleur qui plaît aux yeux,
Et dans les airs bientôt s'envole;
L'autre est le fruit délicieux
Qui lui survit et nous console.

De l'aurore enfin la beauté
Offre l'éclat.... et la durée;

Mais, belle en tout temps, la bonté
Brille encor pendant la soirée.
Pour le voyageur incertain
Qui fait à Paphos sa tournée,
Si l'une est un brillant matin,
L'autre est une heureuse journée.

ENVOI.

Églé n'a pas encor vingt ans;
Elle est à la fois belle et bonne;
Elle unit aux fleurs du printemps
Les fruits les plus doux de l'automne :
Brillante aurore d'un beau jour,
A toujours plaire destinée,
C'est un vrai bijou pour l'Amour,
Un vrai trésor pour l'Hyménée!

M. Armand Gouffé.

LE VIEUX MOMUSIEN

AUX JEUNES.

AIR : De la treille de sincérité.

Jeunes amis de l'allégresse,
Près de vous seuls je suis heureux :
Je cesse
De me croire vieux. } (*bis*)

Du temps la jalouse puissance
N'a fait qu'argenter mes cheveux ;
Auprès de vous, mon existence
Du printemps recouvre les feux. (*bis*)
Bravant la noire filandière,
Je bois sec, je chante au besoin,
Et, pour voyager à Cythère,
J'ose vous suivre.... mais de loin.
Jeunes amis, etc.

J'admire mes compagnons d'âge !
Plusieurs sont des hommes de poids ;
Leur conduite est réglée et sage :
Ils administrent, font des lois.

Mais par leur morgue féodale
Ils attristent tous les festins :
Leur noble gaîté ne s'exhale
Qu'en vantant de vieux parchemins.
Jeunes amis, etc.

Les uns veulent de politique,
Même à table, tenir un cours ;
Sous un masque jésuitique
Les autres se montrent toujours.
Vous, je vous vois tels que vous êtes,
Joyeux, bons amis, sans détours ;
Votre culte, vos lois, vos fêtes
Sont chez Bacchus et les Amours.
Jeunes amis, etc.

Ceux-ci trouvent très-légitime
D'user pour eux seuls du pouvoir,
Et ceux-là prennent pour maxime
De blâmer tout pour le ravoir.
Vous, sans songer à la manière
Dont se gouvernent les états,
Avec une bouteille, un verre,
Tout vous paraît bien ici-bas.
Jeunes amis, etc.

Lorsqu'une foule parasite
Sans pudeur flagorne les grands,

Vous n'allez jamais à leur suite
Ramper en humbles courtisans.
Dédaignant leurs pompes mondaines,
Vous savez qu'au terme fatal,
De toutes ces races hautaines
Le plus vil insecte est l'égal.
Jeunes amis, etc.

Si les dangers de la patrie
Vous rappellent dans les combats,
Il ne faudra pas qu'on vous prie,
Et vous ne balancerez pas.
Qui sait aimer, chanter et boire,
Au feu ne recule jamais;
On ne peut, sans chérir la gloire,
S'honorer du nom de Français.
Jeunes amis, etc.

Gais Momusiens, soyez les mêmes
Que nous vous avons toujours vus :
L'orgueil n'a que de froids systèmes
De jouissances dépourvus.
Ce n'est pas en faisant carême
Qu'on peut se maintenir joyeux;
Que l'on soit bon et que l'on aime,
Ah! l'on est assez vertueux.

Jeunes amis de l'allégresse,
Près de vous seuls je suis heureux :
Je cesse
De me croire vieux.

M. J. Dusaulchoy.

LA ROYAUTÉ IMAGINAIRE,

OU

LE CHATEAU EN ESPAGNE.

Air : Le premier pas.

« Si j'étais roi, Pierre, il faut que tu saches,
« Disait Gros-Jean, que j'aurais soudain, moi,
« Un grand cheval, avec de beaux panaches,
« Monté dessus, je garderais mes vaches,
« Si j'étais roi. (*bis*)

« — Si j'étais roi, tiens, lui répondit Pierre,
« Voici, Gros-Jean, ce que je ferais, moi :
« J'adoucirais le sort de mon vieux père,
« Je donnerais du pain blanc à ma mère,
« Si j'étais roi. »

Si j'étais roi, je mettrais tout mon zèle
A respecter, à faire aimer la loi.
On bénirait ma bonté paternelle,
Car je prendrais notre roi pour modèle,
Si j'étais roi.

Si j'étais roi, Dorval, juriste grave,
Dans mon conseil aurait un bel emploi ;
Paul, de Bacchus le sujet le plus brave,
Serait chargé de gouverner ma cave,
Si j'étais roi.

Si j'étais roi, douce et gentille Œnone,
Je serais fier de régner avec toi ;
Simple et sans nom, je n'ai point de couronne ;
Je t'offre un cœur... je t'offrirais un trône,
Si j'étais roi.

Si j'étais roi... Pourquoi ce vœu stérile?
Je suis heureux, c'en est assez, ma foi :
Content de peu dans mon modeste asile,
Je vis en paix. Vivrais-je aussi tranquille,
Si j'étais roi ?

M. Lallemand-Boissolon.

LA GOGUETTE.

AIR : Moi je flâne.

Ma Colette,
La goguette
Ne se plaît qu'à la guinguette.
Ma Colette,
La goguette
Sait choisir
Le vrai plaisir.

Colette enfin nous voici
Rendus à la chopinette :
Si tu veux, la table est prête,
Nous allons dîner ici.
J'aime les fêtes pareilles ;
La joie y vient impromptu.
Garçon ! vite deux bouteilles ;
Et du meilleur, entends-tu ?
Ma Colette, etc.

Je veux boire à ta santé :
Bois à la mienne, Colette.

Le vin te rend guillerette ;
Il redouble ma gaîté.
Et si par hasard, ma chère,
Il trouble notre raison,
Nous pourrons dormir par terre,
Aussi bien qu'à la maison.
Ma Colette, etc.

Quand je suis auprès de toi,
Vive flamme me consume ;
A tes regards je présume
Que tu brûles comme moi.
Oui, ce beau sein qui palpite
Est gêné dans ton corset ;
Pour le soulager plus vite
Je vais couper le lacet.
Ma Colette, etc.

De tes innocens attraits
Ici je fis la conquête,
Nous fûmes à ta requête
Mariés six mois après.
Un an s'est passé, ma chère,
Depuis ce jour fortuné :
Fêtons-en l'anniversaire
Lorsque nous aurons dîné.
Ma Colette, etc.

Quel feu brille dans tes yeux!
Quel désordre en ta toilette :
Que je suis heureux, Colette,
D'un projet aussi joyeux!
Au plaisir tu te prépares;
Viens, ce n'est pas un péché :
Je vais te donner des arrhes
Pour t'assurer le marché.
Ma Colette, etc.

Que de plaisirs en un jour!
Viens encor que je t'embrasse;
Mais d'ici l'heure nous chasse,
Partons en chantant l'amour.
Notre fête fut complète,
Grâce à certain souvenir;
Et quand tu voudras, Colette,
Nous pourrons y revenir.

Ma Colette,
La goguette,
Ne se plaît qu'à la guinguette.
Ma Colette,
La goguette
Sait choisir
Le vrai plaisir.

LE FLEUVE DE LA VIE.

AIR connu.

En naissant, l'homme sur la terre
Éprouve déjà des douleurs :
Il est capricieux, colère :
On n'entend que cris et que pleurs.
Mais pour nous calmer, la Folie
Vient nous chanter en nous berçant :
« C'est ainsi qu'on descend gaîment
« Le fleuve de la vie. »

L'âge heureux de l'adolescence
N'éprouve pas moins du souci :
On veut faire un puits de science,
Mais on ne fait qu'un puits.... d'ennui;
Et sous la férule ennemie,
Sous les lois d'un crasseux pédant,
« C'est ainsi qu'on descend, etc.

Amour vient, c'est une autre gamme,
D'autres tourmens se font sentir.
Bonheur, soupçon, tout nous enflamme :
L'épine est tout près du plaisir.

Le dégoût ou la jalousie
Vient rompre un nœud par trop pesant,
« C'est ainsi qu'on descend, etc.

Armé d'une brillante chaîne,
Hymen se présente à nos yeux;
Un mauvais démon nous entraîne,
Nous épousons... quel sort, grands dieux!
Le jour, la nuit, Vulcain nous crie :
Soyez trompé, battu, content,
« C'est ainsi qu'on descend, etc.

Bref, à ce tableau véritable
Ajoutez-y celui d'un vieux
Envoyant les jeunes au diable,
Souffrant, perclus, sourd et goutteux.
Quittant ce monde qui l'ennuie;
Voyez-le dire en expirant :
« C'est ainsi qu'on descend gaîment
« Le fleuve de la vie. »

M. Justin C....sol.

LE SOLEIL

LUIT POUR TOUT LE MONDE.

AIR du vaudeville de la Famille du Porteur d'Eau.

Aussitôt que l'astre du jour
A dissipé l'ombre légère,
Je sors du lit, chante l'amour,
Cours à la cave et prends mon verre;
Je bois sec, et sans m'occuper
Comment, sur la machine ronde,
Les hommes peuvent usurper;
Comment, sans jamais se tromper,
Le soleil luit pour tout le monde. (*bis*)

Diogène autrefois résista
Aux offres du grand Alexandre,
Lorsque ce héros s'arrêta
Devant son tonneau pour l'entendre :
« Je n'ai, dit-il, aucun besoin;
En richesses, prince, j'abonde;
Heureux, je sais vivre en mon coin,
Mais placez-vous un peu plus loin :
Le soleil luit pour tout le monde. »

Lorsque Phébus darde ses feux,
Tout est plus gai dans la nature :
Le pauvre se croit plus heureux,
La source nous paraît plus pure.
Le coursier bondit dans les champs,
Les poissons circulent dans l'onde,
Les oiseaux ont de plus doux chants,
Les époux sont bien plus constans :
Le soleil luit pour tout le monde.

Je me rends un jour aux Français,
Je prends place au sein du parterre,
Talma paraît.... Je me levais
D'un mouvement involontaire :
« Assis, me dit certain bossu ;
Assis, ou qué Dieu vous confonde!
Né m'avez-vous pas aperçu ?
Derrière vous jé souis, moussu :
Lé soleil luit pour tout lé monde.»

Amis, chantons le jour, la nuit,
Célébrons le dieu de la joie,
Dépêchons-nous, car le temps fuit,
De la mort nous serons la proie ;
Mais jusqu'à ce moment fameux,
Aimons et trinquons à la ronde,
Et nous arriverons joyeux

Dans le séjour des bienheureux :
Le soleil luit pour tout le monde.

M. A. de Berruyer.

HOMMAGE A UN AMI,

LE JOUR DE SON MARIAGE.

Air : De la Somnambule.

Lorsque aujourd'hui l'hymen t'engage
Et couronne enfin ton amour,
Permets que sur ton mariage
Je te félicite à mon tour.
Par une chaîne fortunée
Pour toujours te voilà lié;
Mais j'espère que l'hyménée
Chez lui recevra l'amitié.

La tienne me fut toujours chère,
Et bien franchement je le dis :
Je te regardais comme un frère,
Comme le meilleur des amis.
Prenant femme jeune et jolie,

Dont l'amour a fait ta moitié,
Tu peux encor passer ta vie
Entre l'amour et l'amitié.

Avec l'objet que ton cœur aime
Il est au comble de ses vœux;
Et de voir ton bonheur suprême
Moi je jouis, je suis heureux.
A ton hymen digne d'envie
Tout doit être sacrifié :
Mais accorde, je t'en supplie,
Un souvenir à l'amitié.

M. D.

L'ÉCOLIER QUI VA EN VACANCES.

AIR : Eh gai, gai, gai, mon officier.

Eh ! gai, gai, gai, je chanterai ;
La vacance
Commence :
Eh ! gai, gai, gai, je danserai ;
Demain je partirai.

En classe on compte à peine
Quatre jeudis par mois,

Et je vais par semaine
En avoir quatre et trois.
Eh! gai, gai, etc.

Des maîtres vénérables
Me donnent tous leurs soins :
Comme ils seront aimables
Quand je les verrai moins!
Eh! gai, gai, etc.

Tous les jours à l'ouvrage!
C'est me décourager :
Mon esprit n'a pas l'âge;
Il faut le ménager.
Eh! gai, gai, etc.

Pourtant j'aime l'étude,
Et veux à mon retour
Travailler d'habitude
Près d'une heure par jour.
Eh! gai, gai, etc.

Je vais revoir mon père;
Il va me caresser :
Je vais revoir ma mère;
Elle va m'embrasser.
Eh! gai, gai, etc.

J'aurai dans le village
Et des fleurs et des fruits;

Quelquefois au bocage
Je trouverai des nids.
Eh ! gai, gai, etc.

Je n'aurai rien à faire ;
Le joli passe-temps !
Je ne dormirai guère
Pour jouer plus long-temps.
Eh ! gai, gai, etc.

J'irai fouler l'herbette
Au son du flageolet :
J'y mènerai Suzette ;
Elle est ma sœur de lait.
Eh ! gai, gai, etc.

J'entendrai sous l'ombrage
Le chantre du matin ;
J'aime autant son ramage
Que celui de Martin.
Eh ! gai, gai, etc.

Si le destin prospère
M'envoie un peu d'argent,
Je ferai, je l'espère,
La part de l'indigent.
Eh ! gai, gai, etc.

Si je deviens un homme,
J'irai voir nos guerriers :
Je veux apprendre comme

On cueille des lauriers.
Eh! gai, gai, etc.

Qu'un jour donc on me fasse
Colonel ou soldat :
On est bien à sa place
Où l'on sert bien l'état.
Eh! gai, gai, etc.

M. Desfontaines.

NON ET OUI.

AIR : Du vaudeville de Partie carrée.

Mes créanciers viennent-ils à ma porte
Me demander leur argent sans façon,
Moi, sans façon, je dis à leur cohorte :
On n'entre pas chez moi, non messieurs, *non*.

(*Passage d'orchestre.*)

(Non, non, non, non, non,
Non, non, non, non,
Non, non, non,
Non)
Mais si j'y vois l'indigent sans ressource
Me demandant un secours, un appui,

Ouvrant pour lui ma maison et ma bourse,
Je lui dis toujours : *oui.* (*bis*)

Ne pensant pas qu'elle fît la cruelle,
Hier je demande un baiser à Manon.
« — Ah ! c'est affreux, libertin, me dit-elle;
« Moi vous donner un baiser?.. vraiment *non.*

(*Passage d'orchestre.*)

(« Non, non, non, non, non,
« Non, non, non, non,
« Non, non, non,
« Non. »)
J'en pris plusieurs, et de la demoiselle
J'eus mon pardon, ô bonheur inouï!
Je savais bien que le *non* d'une belle
Voulait toujours dire : *oui.*

Lorsque j'étois amant d'une bergère
Je lui montrais souvent ma passion ;
Toujours aidé par le dieu de Cythère,
Je n'aurais pas osé lui dire : *non.*

(*Passage d'orchestre.*)

(Non, non, non, non, non,
Non, non, non, non,
Non, non, non,
Non.)

Le dieu d'amour a fait place à son frère :
Depuis six mois que me voilà mari,
Chaque semaine à peine ma Glycère
M'arrache-t-elle un *oui*.

Lorsque l'Anglais, sur le champ de bataille,
De nos soldats demandait le canon ;
Ceux-ci, bravant le fer et la mitraille,
En vrais Français répondaient toujours *non*.

(*Passage d'orchestre.*)

(Non, non, non, non, non,
Non, non, non, non,
Non, non, non,
Non.)

Qu'un jour *Henri*, se mettant à leur tête,
Leur dise : Enfans, marchons à l'ennemi.
Nos grenadiers, loin de battre en retraite,
Lui répondront tous : *oui*.

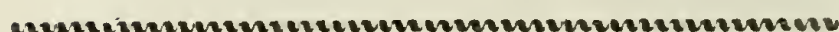
Mes bons amis, faisons tous notre gloire
De bien sabler le Bordeaux, le Mâcon ;
Bientôt, hélas! quand nous en voudrons boire,
L'affreuse mort viendra nous dire : *non*.

(*Passage d'orchestre.*)

(Non, non, non, non, non,
Non, non, non, non,
Non, non, non,
Non.....)

Déjà, messieurs, mon conseil fait merveille,
Et vous voulez boire tout aujourd'hui.
Débouchons-nous encor cette bouteille...?
J'entends.... chacun dit : *oui.*

M. Robert de Rigoulême.



LE VRAI PHILOSOPHE.

AIR : En revenant de Bâle en Suisse.

Je n'ai dans ma frêle chaumière
Qu'une chaise, une table, un lit,
Et partant qu'une ménagère :
Le croira-t-on ? ça me suffit.
Vidant ma barrique,
Aimant ma Suzon
Je te fais la nique, (*bis*)
Austère raison.

Quand assis le soir sous la treille,
Je tiens Suzon sur mes genoux,
Et dans ma main une bouteille,
Rois, je suis plus heureux que vous!
Vidant, etc.

Sur une belle au cœur de glace
Vous qui tentez un coup de main,
Voulez-vous emporter la place?
Ayez recours au Chambertin.
Vidant, etc.

Je parle par expérience:
Ai-je un pot de ce jus exquis?
Ma Suzon gaîment le commence,
Et moi gaîment je le finis.
Vidant, etc.

Bientôt, sentant qu'elle chancelle,
Suzon court au lit de repos:
Je la suis, chancelant comme elle,
Et l'Amour tire les rideaux.
Vidant, etc.

Pourquoi blâmer ma douce ivresse?
Fuis loin de moi, triste censeur:
L'eau, dis-tu, donne la sagesse....
Le vin me donne le bonheur.
Vidant, etc.

A la voix du dieu de la guerre,
Pourquoi verser le sang humain?
Pour moi, je ne rougis la terre
Que des prémices de mon vin.
Vidant, etc.

En esprits forts le siècle abonde ;
Mais loin de l'être, Dieu merci !
J'espère un jour, dans l'autre monde,
Chanter comme en ce monde-ci.
Vidant, etc.

M. Bassignot.

CELA NE PROUVE RIEN.

AIR du vaudeville de Madame Scarron.

Sans biens Damis se présente :
Son mérite est son appui.
Certaine place est vacante :
Elle doit être pour lui.
Mais en vain il sollicite,
C'est un autre qui l'obtient.
Cet autre est sans mérite.
— Cela ne prouve rien.

Mademoiselle Fanchette
Se dérobe à tous les yeux ;
Son fichu bien clos arrête
Les regards trop curieux.

Décence dans le langage,
Candeur et parfait maintien,
Tout prouve qu'elle est sage.
— Cela ne prouve rien.

Germeuil compte en son ménage
Douze enfans; et si j'en crois
Les amis du bavardage,
Sur tous il n'a pas des droits :
Mais il est vraiment leur père,
De cela je réponds bien.
— Qui vous l'a dit? — Leur mère.
— Cela ne prouve rien.

Certain journal se déchaîne
Contre un auteur peu connu.
Il prétend qu'à l'Hyppocrène
Cet auteur n'a jamais bu.
Mais cet homme qu'il décrie
Est académicien :
Donc il a du génie.
— Cela ne prouve rien.

M. Adrien Payn.

LA COMÉDIE DANS LA RUE,

PAR LA TROUPE AMBULANTE

DES CHIENS SAVANS.

Pot pourri.

AIR : Une petite fillette (des Savoyards).

Quel est donc ce char qu'entourent
Deux ou trois cents polissons,
Qui sifflent, qui chantent, courent,
Allant par sauts et par bonds,
Bon Dieu ! de chiens quel assemblage,
Devant, derrière et dans l'équipage !
Ce sont des artistes qui vont
Exercer les talens qu'ils ont :
Le spectateur applaudira :
Le connaisseur admirera.
Allons, messieurs, il faut voir ça,
Ah ! ah !
Allons messieurs, il faut voir ça. (*bis*)

AIR : Dans ce salon où du Poussin.

Les artistes ici présens
Composent un spectacle unique :
Ils sont amusans et plaisans
Dans plus d'une scène comique.
Comment ! des chiens comédiens ?...
Certainement, et, *quoiqu'on die*,
Ce ne sont pas là les seuls chiens
Qui nous donnent la comédie.

AIR : J'arrive à pied de province.

Cette troupe-là s'installe
Partout dans Paris,
Et le loyer de la salle
Est toujours gratis :
On ne s'inquiète guère
Du décorateur ;
Point de frais de luminaire,
Point de *droit d'auteur*.

AIR : Chantez, dansez.

Chacun ici peut se placer ;
On ne demande rien d'avance,
Rien au moment de commencer ;
Mais à la fin de la séance,

On prend deux liards aux gens bien mis ;
Pour tous les autres c'est gratis.

AIR : Toujours debout, toujours en route.

Selon ses goûts, selon sa race,
Chaque chien est mis à sa place
Pour l'usage de ses talens.
Le mâtin fait les vieux Cassandres ;
Le lévrier les beaux Léandres ;
Le caniche fait les amans ;
Le barbet fait les confidens ;
Un chien mâtiné fait les Gilles ;
Un Jocrisse, les imbéciles ;
Un grand danois fait les sultans ;
Un gros dogue est pour les tyrans ;
La doguine fait les soubrettes ;
La levrette fait les coquettes ;
Le chien hargneux fait le grondeur,
Et le chien couchant, le flatteur.
Ces deux petites épagneules
Font les prudes et les bégueules ;
Le griffon fait les procureurs ;
Le chien-loup fait les raisonneurs ;
Le roquet fait, d'après nature,
Les rôles de caricature ;
Le chien anglais fait les Crispins,
Les intrigans et les Scapins.
Ce fier barbet à large croupe

Est le grand valet de la troupe ;
Et, pour tout dire, le carlin
Remplit les rôles d'Arlequin.

AIR du Ballet des Pierrots.

CES artistes à quatre pates,
Diffèrent de ceux à deux piés;
Leurs santés sont peu délicates,
Leurs besoins peu multipliés ;
Aussi, vrais enfans de la joie,
Pas un ne songe au lendemain ;
Le directeur qui les emploie,
Les a pour un morceau de pain.

AIR du vaudeville des Visitandines.

SANS jamais d'un plus grand salaire
Montrer l'espoir ambitieux,
Chacun d'eux fait bien son affaire,
Ou du moins la fait de son mieux.
Par fois, et c'est facile à croire,
On en voit qui manquent d'aplomb ;
Mais dans le rôle le plus long,
Aucun ne manque de mémoire. (*bis*)

AIR du petit Matelot.

JAMAIS par des excuses vaines
Ils ne refusent le devoir,

Ils n'ont ni vapeurs, ni migraines,
En jouant du matin au soir. (*bis*)
Chaque jour ils font des miracles
Pour braver la rigueur du temps.
Quand verrons-nous dans nos spectacles
Des acteurs aussi bien portans? (*bis*)

AIR : Tout roule aujourd'hui dans le monde.

Amateurs des talens modestes,
Vous leur devez protection :
Ces chiens acteurs sont vifs et lestes,
Sans aucune prétention.
Les artistes d'une autre espèce
Peuvent avoir plus de piquant,
Plus de grâce, plus de finesse;
Mais où trouver plus de mordant?

M. J. B. Radet.

L'ENSEIGNEMENT MUTUEL.

AIR du vaudeville du Jaloux malade.

Je hais un homme atrabilaire,
Qui partout ne voit que l'erreur ;
A la vérité qui m'éclaire,
Moi, j'applaudis de très-bon cœur.
Ainsi, malgré l'humeur tranchante,
De maint docteur universel,
J'aime la méthode charmante
De l'enseignement mutuel.

Cette méthode si féconde
N'est, dit-on, qu'une nouveauté ;
C'est une erreur : comme le monde,
Elle est de toute antiquité.
Lorsque la céleste colère
Fit le déluge universel,
Comment repeupla-t-on la terre ?
Par l'enseignement mutuel.

Le berger cherche sa bergère,
En vain on veut fuir son berger ;
Elle l'écoute, il sait lui plaire,
Adieu prudence, adieu danger.

L'amour survient, le cœur s'élance,
On prononce un vœu solennel...
Nous devons tous notre existence
A l'enseignement mutuel.

Jeune beauté qui se marie,
Ne connaît pas la vérité;
Le roman douteux de la vie
N'offre à ses yeux qu'obscurité.
Soudain un nouveau jour l'éclaire :
Flambeau d'hymen descend du ciel,
Un heureux miracle s'opère
Par l'enseignement mutuel.

Dans la demeure paternelle,
Toi qui goutas tant de bonheur!
Toi qu'amour trouva si rebelle,
Ne crains plus rien, livre ton cœur.
Lien d'amour et d'innocence,
L'hymen fut créé par le ciel,
Pour légitimer la science
De l'enseignement mutuel.

Vois l'amant que sa destinée
Enchaîne à ton heureuse loi;
Ivre du plus doux hyménée,
Son cœur ne bat plus que pour toi....

Tendres époux, j'ai l'espérance,
Qu'incessamment, s'il plaît au ciel,
Vous saurez par cœur la science
De l'enseignement mutuel.

LE JEU

N'EN VAUT PAS LA CHANDELLE.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

Pour acquérir esprit, talent,
A quoi bon se casser la tête,
Quand dans ce monde bien souvent,
Le plus heureux, c'est le plus bête?
A pâlir sur des manuscrits,
Doit-on se troubler la cervelle
Ainsi que font tant d'érudits?
Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Lorsque aveuglé par l'intérêt,
Dans son erreur que rien n'égale,
Ce fou veut trouver le secret
De la pierre philosophale;
Est-il heureux, quand au moyen
D'une expérience nouvelle,

Il parvient à..... manger son bien?
Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Quel plaisir! en société,
Lorsque du logis la maîtresse,
Au jeu de boston, d'écarté,
Vous engage avec politesse!
Qu'elle vous place par bonheur,
Près de vieille sempiternelle,
Qu'on ne peut regarder sans peur...
Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Certain soir, rentrant un peu tard,
Je suis une femme élégante,
Qu'au pied léger, au doux regard,
Je présumais être charmante;
Mais, sitôt que dans son logis,
Aux flambeaux j'eus pu voir la belle,
Prenant la fuite, je lui dis:
Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Aux plaisirs des jeux innocens,
Avec fille simple, ingénue,
Amans, employez vos momens,
Votre peine n'est point perdue;
Mais, quand femme de cinquante ans,
Invite à jouer avec elle,
La partie est sans agrémens,
Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Le soir, griffonnant ces couplets,
Je veille, en invoquant ma muse,
Pour qu'elle y sème quelques traits,
Dont la malice vous amuse;
Dans aucun d'eux n'apercevant
De l'esprit l'heureuse étincelle,
J'éteins ma lumière en disant:
Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

M. Chapuzot.

TOUT PASSE.

AIR des Fraises.

Lise est belle et sans détour;
Dans son cœur j'avais place,
Eh bien! malgré notre amour,
La belle me dit un jour,
Tout passe. (*ter*)

Pour me venger de ce trait,
Que faut-il que je fasse?
Dans les bras d'un autre objet
Je passe et dis sans regret:
Tout passe.

Quand je suis dans un festin
A rien je ne fais grâce ;
Gigot, dindon et lapin,
Vin de Beaune et Chambertin,
Tout passe.

Le Français fier de son nom
De l'honneur suit la trace :
Faut-il prendre un bastion ?
Malgré le feu du canon,
Tout passe.

Riche ou grand de ce séjour,
Ton titre ni ta place,
N'empêcheront pas qu'un jour
Caron te dise à ton tour :
Tout passe.

M. Verreaux aîné.

ROMANCE.

AIR à faire.

Que veut-il dire?
Pourquoi cet air mystérieux?
On voit qu'il souffre et qu'il désire;
Il cherche à me parler des yeux...
Que veut-il dire?

Que veut-il dire?
Le soir, il répète *à demain*...
Malgré lui tout bas il soupire,
Il tremble en me serrant la main....
Que veut-il dire?

Que veut-il dire?
Hier il me prit un baiser....
Il est dans un tendre délire;
Il dit que je puis l'apaiser....
Que veut-il dire?

Mme N***.

IL MENTIRA.

AIR : Ce n'est pas lui (de la Visite à Bedlam).

Bonne vieille, l'âme attendrie,
Ainsi disait :
Tu possèdes, fille chérie,
Plus d'un attrait;
Mais crains le berger téméraire
Qui te dira,
Que pour toujours tu sus lui plaire,
Il mentira.

Au hameau la jeune fillette
Trouva Tircis;
Il lui tint discours d'amourette,
Parut épris.
Lise, simple comme au village,
Disait tout bas :
Si j'en crois son tendre langage
Il ne ment pas.

Le lendemain lieu solitaire
Les vit tous deux,

De Tircis la jeune bergère
Combla les vœux.
Alors en le quittant la belle
Disait tout bas :
Me sera-t-il toujours fidèle ?
Ne ment-il pas ?

A peine au lever de l'aurore,
Lise au bosquet,
Point ne voit celui qu'elle adore,
Tout est muet !
Alors de sa triste paupière
Larme tomba,
Pensant au discours de sa mère :
Il mentira.

M. Isid. Simard.

JE VOUDRAIS

FAIRE SON PORTRAIT.

AIR du vaudeville des Poëtes sans soucis.

Lorsque de maint original
Mon œil perce le ridicule,
Aussitôt, sur un air banal,
Et sans le moindre préambule,
Ah! si je pouvais, trait pour trait,
Je voudrais faire son portrait. (*bis*)

Mondor, ce nouveau parvenu,
Sans mérite que ses richesses,
Dans un bien, sans peine obtenu,
Chérit le prix de ses bassesses:
Ah! si je pouvais, trait pour trait,
Je voudrais faire son portrait.

De la trop charmante Élisa
J'aime l'innocente folie,

Et mon cœur, qu'elle électrisa,
Dit, en la voyant si jolie :
Ah ! si je pouvais, trait pour trait,
Je voudrais faire son portrait.

De ses vertus parlant toujours,
La prude et facile Isabelle
Prétend qu'aux aimables amours
Son cœur fut constamment rebelle.
Ah ! si je pouvais, trait pour trait,
Je voudrais faire son portrait.

Linval, au Théâtre-Français,
Donnant une pièce éphémère,
S'applaudit, malgré les sifflets,
Et se croit l'égal de Voltaire.
Ah ! si je pouvais, trait pour trait,
Je voudrais faire son portrait.

Quand je vois l'impudent Melcour
S'impatroniser en famille,
Et de son ami, sans détour,
Séduire ou la femme ou la fille,
Ah ! si je pouvais, trait pour trait,
Je voudrais faire son portrait.

Quand viendra le moment fatal
Où le noir Caron nous embarque,

Sans crainte, au séjour infernal,
Abordant l'inflexible Parque,
Ah! si je pouvais, trait pour trait,
Je voudrais faire son portrait.

M. P. Béchu.

GLOU, GLOU,

TIN, TIN, ZON, ZON.

AIR : Que tous les lon la (de la Fête du Village voisin).

Vous, favoris de l'empire lyrique,
Chantez, suivant l'usage de ce temps,
Faites, amis, qu'en vos refrains piquans,
Rien n'échappe à votre critique;
Frondez nos erreurs,
Corrigez nos mœurs,
Mettez en couplets votre humeur satirique.
Bon, mais après tout,
Chacun a son goût;
Moi, j'aime bien mieux
Tous ces sons joyeux :
Et glou, glou, glou, glou; tin, tin, tin; zon, zon, zon,
C'est l' bruit d'ma bouteille

Et d' ma vieille
Chanson.

Dans un banquet, à présent l'on s'ennuie,
Tout y paraît par le luxe apprêté.
Y prend-on place ? hélas ! pour l'écarté
La table est bientôt desservie.
En foule ceux-ci,
Du grand Rossini,
Courent applaudir la bruyante harmonie.
Bon, etc.

Jeunes galans, poursuivez vos conquêtes,
De votre sort croyez qu'on est jaloux.
Pour bien jouir des plaisirs les plus doux
Parcourez les bals et les fêtes.
En amans du jour,
Languissez d'amour,
Aimez le jargon de toutes vos coquettes.
Bon, etc.

Damis, enfant chéri de Polymnie,
A certains vers consacre tout son temps,
Enfin, après quelques mois de tourmens,
Il les lit à l'Académie.
D'un commun accord,
On l'applaudit fort;
D'entendre un tel bruit, il a l'âme ravie.
Bon, etc.

Vaillans Français, dans les champs de Bellone
Avec ardeur volez de toutes parts,
Et de la gloire, au milieu des hasards,
Cueillez l'immortelle couronne.
Gaiment combattez;
Guerriers, écoutez
Le bruit du clairon et du bronze qui tonne,
Bon, etc.

La politique, aujourd'hui, chers confrères.
A maints couplets prête son triste éclat.
Les chansonniers sont des hommes d'état,
Les flons flons, des œuvres sévères!
Lorsque nous buvons,
Lorsque nous chantons,
Nous avons l'esprit plein de graves chimères.
Ah! pour être heureux,
Chez nos bons aïeux,
On aimait bien mieux
Tous ces sons joyeux:
Et glou, glou, glou, glou; tin, tin, tin; zon, zon, zon
C'est l' bruit d' ma bouteille
Et d' ma vieille
Chanson.

M. E. Arnal.

LES SAPEURS-POMPIERS.

AIR : Le magistrat irréprochable.

Amis, des mets de cette table,
Sapons jusques aux fondemens,
Et des flots d'un vin délectable
Arrosons leurs débris fumans (*bis*)
Mais si du punch le feu propice
Vient braver nos efforts guerriers,
Que sa flamme tremble et pâlisse
A l'aspect des sapeurs-pompiers. (*bis*)

Avoir pour idole chérie,
Le vin, les belles, la gaîté;
Aimer son prince et sa patrie,
Et secourir l'humanité;
Unir au zèle, à la franchise,
Le courage des vieux troupiers:
Mes amis voilà la devise,
Le portrait des sapeurs-pompiers.

Bonne amitié, daigne sourire
A nos plaisirs, à nos refrains;
Mêle ton aimable délire

A celui du dieu des raisins ;
Pour voler au secours d'uu frère,
Ou pour boire en vrais templiers,
Que toujours ta main tutélaire
Unisse les sapeurs-pompiers.

M. Camille.

MONSIEUR DUGUIGNON.

air : Dans la paix et l'innocence.

Combien voit-on à la ronde
De gens même sans esprit,
A qui pourtant dans le monde
Chaque projet réussit !
Pour moi, toujours j'ai beau faire,
Quoique sans ambition,
A mes vœux tout est contraire....
Faut-il avoir du guignon ? (*bis*)

Lorsque j'étais au collége
Me parlait-on de devoir ?
C'était aux boules de neige
Que je bornais mon savoir.

Il aurait fallu m'entendre
Quand j'expliquais Cicéron !
Je n'y pouvais rien comprendre....
Faut-il avoir du guignon ?

J'en sortis ; la médecine
Fut l'état qui me charma.
Un jour pour un mal d'échine
Le gros Damon m'appela :
Je prescris la limonade ;
Un autre eût tué Damon,
Moi je guéris mon malade.
Faut-il avoir du guignon ?

Ah ! bon ! ma fortune est faite,
Hier me dis-je imprudemment,
Si le sort à la roulette
Peut me sourire un moment.
De faire sauter la banque
J'avais bien l'intention ;
Mais c'est moi que l'on débanque.
Faut-il avoir du guignon ?

Par la noire calomnie
Blessé jusqu'au fond du cœur,
Je n'ai pas eu, dans la vie,
Un seul instant de bonheur.
Enfin, moi de qui l'envie
Était de rester garçon,

Un beau jour on me marie....
Faut il avoir du guignon ?

Voyez l'extraordinaire....
J'ai ma femme, qui jamais
Aux messieurs n'a voulu plaire,
Ni briller dans les banquets.
Bons maris, toutes les vôtres
N'ont pas ces défauts, dit-on;
Je n'ai pas le sort des autres,
Faut-il avoir du guignon?

Aucun plaisir ne m'enivre,
Tous les maux me sont constans.
Encor, si je pouvais vivre
Comme Adam neuf-cent-trente ans!
Mais avant ce temps la Parque,
J'ai peur, m'enverra Caron
Pour me mettre dans sa barque....
Faut-il avoir du guignon?

M. Robert-de-Rigoulêne.

COMMENT TOUT VA.

CHANSONNETTE.

AIR : J'ons un curé patriote.

Les vrais soutiens de ce monde
Sont le vin et la beauté ;
Sans eux la machine ronde
N'est qu'un bloc désenchanté.
Dieu, qui savait bien cela,
Aux mortels le révéla ;
Et voilà,
Oui, voilà,
Oui, voilà
Comment tout va. (*ter*)

Sans ma belle et ma bouteille
Je ne puis faire un couplet ;
Mais quand je bois sous la treille
Près de l'objet qui me plaît,
Comment tenir à cela ?
Que de chrames je vois là !...

Et voilà,
Oui, voilà,
Oui, voilà
L'esprit qui va.

A dîner, femme jolie
Sait doubler mon appétit;
Au dessert la pruderie
S'en va petit à petit:
Mon œil découvre déjà
Les attraits qu'elle voila....
Et voilà,
Oui, voilà,
Oui, voilà
L'amour qui va.

En parlant d'amour on chante;
Je vois tout le monde en train:
La romance trop touchante,
Fait place au joyeux refrain.
Pour fêter ce refrain-là,
Que de verres je vois là!
Et voilà,
Oui, voilà,
Oui, voilà
Le vin qui va.

Ainsi, le vin, la tendresse,
Doivent suffire à nos vœux:

Aimons et buvons sans cesse,
C'est le secret d'être heureux;
Charmant secret que déjà
Épicure dévoila!
Oui, voilà,
Oui, voilà,
Oui, voilà
Comment tout va.

M. Armand-Gouffé.

LES POLITIQUES DE CABARET.

Air : Eh! qué qu' ça m' fait à moi?

— Avez-vous vu les nouvelles?
On dit que le grand Mogol
Et le prince Léopold
Sont tous les deux en querelles....
— Eh bien! mais, qué qu' ça m' fait?
Leurs brouilles nous touchent-elles?
Eh bien! mais, qué qu' ça m' fait
Quand je suis au cabaret?

— On dit que la Tartarie
Au sophi de Perse en veut,

Que le grand sophi ne peut
Mettre un terme à sa furie....
— L' grand sophi, qué qu' ça m' fait?
Je pense à ma p'tit' Sophie...
L' grand sophi, qué qu' ça m' fait
Quand je suis au cabaret?

— Mais pour le bien du commerce
Palmyre apaise ces bruits;
La reine de ce pays
Épouse un prince de Perse...
— Eh bien! mais, qué qu' ça m' fait?
Que m'importe votre Perse...
Eh bien! mais, qué qu' ça m' fait
Quand je suis au cabaret?....

— On nous dit que l'Angle terre
Contre les Américains,
Ou contre les Africains,
Arme pour faire la guerre...
— Eh bien! mais, qué qu' ça m' fait?
Armons-nous de notre verre;
Eh bien! mais, qué qu' ça m' fait
Quand je suis au cabaret?

— Je l'ai lu dans la gazette,
L'Espagnol finira par
Détruire enfin Bolivar;
Une armée est toute prête...

— Bolivar, qué qu'ça m' fait ?
J'ai mon castor sur la tête...
Bolivar, qué qu' ça m' fait
Quand je suis au cabaret?

— A Paris, les ministères
Sont en rumeur ces jours-ci,
On cite même celui
Des affaires étrangères...
— Eh ! bien mais, qué qu' ça m' fait?
Ce ne sont pas mes affaires,
Eh bien ! mais, qué qu'ça m' fait
Quand je suis au cabaret ?

— Qu'un bon article se fasse
Pour certain journal vanté:
L'article est mis de côté,
Car la censure l'efface....
— Eh bien ! mais, qué qu' ça m' fait ?
Dans mon gosier le vin passe...
Eh bien ! mais, qué qu' ça m' fait
Quand je suis au cabaret ?

M. Simonnin.

D'UNE PIERRE DEUX COUPS.

AIR : Tarare pompon.

En même temps Dieu fit
Le plaisir et la peine,
Et l'amour et la haine,
Et le jour et la nuit,
Le luxe et la misère,
Les brebis et les loups....
Pour faire
D'une pierre
Deux coups.

Las de tousser, Orgon
Mande son Esculape;
A sa porte l'on frappe,
Justement c'est Purgon.
Notre docteur enterre
Le malade et sa toux...
C'est faire
D'une pierre
Deux coups.

En débitant le vin
Que lui-même il compose,
Vineau double la dose
Et double aussi le gain.
D'une pièce il sait faire
Deux pièces de vin doux...
C'est faire
D'une pierre
Deux coups.

Vois ce gueux déjeûner
Sur un tapis de mousse,
Et, sans fermer le pouce,
En même temps dîner.
De sa bourse légere
Le pauvre homme jaloux
Veut faire,
D'une pierre
Deux coups.

Dans un verre bien grand,
De ma large bouteille
Vois la liqueur vermeille
Jaillir en pétillant!
Deux fois j'emplis mon verre
Et le vide en deux coups...
C'est faire,
D'une pierre
Deux coups.

De Glycère et Chloris
Lucas fait sa maîtresse ;
De sa double tendresse
Lucas reçoit le prix :
Chez Chloris et Glycère
Il forme un nœud bien doux...
C'est faire
D'une pierre
Deux coups.

Mort, si tu viens trancher
Les jours de mon amie,
En abrégeant ma vie,
Daigne nous rapprocher.
De ta faux meurtrière
Tous les deux frappe-nous,
Pour faire,
D'une pierre
Deux coups.

M. F. de Courcy.

L'ORAGE,

OU

LA PETITE PEUREUSE.

AIR du vaudeville de M. Blaise.

Pour nous garantir de l'orage
Allons, Colin, dans le bosquet;
J'espère que vous serez sage,
Vous voyez bien le temps qu'il fait....
Malgré l'avis que je vous donne,
Déjà vous me serrez la main :
Vous conduire ainsi quand il tonne!
Ah! fi, monsieur, que c'est vilain!

Encore! malgré moi l'on ose...
Colin, Colin, vous avez tort;
Finissez, ou vous serez cause,
Monsieur, qu'il va tonner plus fort...
Je vous l'avais dit, quel tapage!
Le tonnerre est tout près de nous;
Ah! vous en ferez tant, je gage,
Colin, qu'il tombera sur vous.

Si, pour vous sauver du naufrage,
Un simple baiser suffisait,
Colette en aurait le courage,
Monsieur, et vous le donnerait;
Je ne consens, veuillez l'entendre,
Que pour vous tirer d'embarras;
Mais profitez donc pour le prendre
Du moment qu'il ne tonne pas.

D'en donner un quand je m'efforce,
Quoi! vous voulez en avoir deux?
Grand Dieu! vous les prenez de force,
Et lorsqu'il tonne! c'est affreux!
Ah! si pour oser davantage
Vous étiez assez peu sensé,
Attendez du moins que l'orage,
Monsieur, soit tout-à-fait passé.

M. Boucher de Perthes.

ROCOCO (*).

AIR : Tra la la.

Rococo, (*bis*)
Crie à la ronde
Le monde ;
Rococo, (*bis*)
Se dit partout en écho.

On ne dit plus des romans
Qu'ils sont bêtes, assommans ;
On ne dit plus des couplets
Qu'ils sont faibles et sans traits :
Rococo, etc.

Entendez-vous certains airs,
Ou lisez-vous certains vers?
A la voix de tel chanteur,
Comme au jeu de tel acteur,
Rococo, etc.

Vous connaissez l'Institut;
Nul orateur ne s'y tut;

(*) Mot dont se servent les jeunes gens à la mode.

A chacun de ses discours,
Qui jamais ne sont très-courts,
Rococo, etc.

Amateurs de grands tableaux,
Des portraits les plus nouveaux,
Dans l'espoir de voir du bon
Si vous courez au salon,
Rococo, etc.

Au mélodrame on allait,
Avec charme on en parlait,
Mais on y bâille, et jusqu'au
Cheval *Zéphire* ou *Coco*,
Rococo, etc.

Ah! pouvez-vous, cœurs de rocs,
Aller au combat des coqs!
Tandis que pour un bravo
Ils chantent *cocorico*,
Rococo, etc.

L'esprit de dénigrement
Va trop loin assurément,
Car en voyant le soleil
Qui n'eut jamais son pareil
Rococo,
Crie à la ronde

Le monde ;
Rococo,
Se dit partout en écho.

M. Coupart.

LES CAQUETS.

AIR : Et tic, et tic, et tic, et toc.

(*Refrain riant.*)

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Patati, patata,
Qu'il est doux de bavarder, } (*bis*)
De médire et de fronder ! }

Une commère s'éveille
Et rencontre sa pareille
Un matin sur l'escalier ;
Un dialogue s'engage,
C'était au sixième étage,
On l'entendait du premier.
Ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

Remarquez-vous, ma commère,
La fille de la bouchère,

Comme elle a de l'embonpoint ?
On dit qu'elle est hydropique....
Dans trois mois, moi je réplique,
Qu'il n'y reparaîtra point.
Ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

Un vol fut, la nuit dernière,
Commis chez notre épicière ;
Les voisins en sont surpris ;
Mais ce n'est qu'un stratagême :
L'époux s'est volé lui-même
Pour meubler une Laïs.
Ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

Quoique vilain à l'extrême,
Le vieux garçon du troisième
Vient d'établir deux neveux.
Deux neveux !... ça plaît à dire ;
Moi je crois que, sans médire,
Deux fils, serait dire mieux.
Ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

On dit que la couturière,
Qui loge sur le derrière,
Reçut hier à minuit
La visite d'une dame ;
Mais c'était un homme en femme,
Si j'en crois un certain bruit....
Ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

A défaut de cuisinière,
La fille de la mercière
Au marché fait ses acquets;
Ça l'amuse, nous dit-elle;
Entre nous, la demoiselle
En rapporte maints poulets.
Ah! ah! ah! ah! etc.

Le notaire, il faut voir comme
Quand il sort il est bel homme;
Mais s'il rentre, il met, le soir,
Ses dents hors de sa mâchoire,
Ses mollets dans une armoire,
Et son teint dans un mouchoir.
Ah! ah! ah! ah! etc.

Époux d'une jeune femme,
J'admire la bonté d'âme
Du vieux rentier Bonardin :
Tranquillement il sommeille;
Madame sortit la veille
Et rentra de grand matin.
Ah! ah! ah! ah! etc.

On dit que la blanchisseuse
Vit contente et fort heureuse
Du produit de son labeur;
Oui, mais dit-on que la belle

N'a pour toute clientelle
Que des clercs de procureur?..
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Patati, patata;
Qu'il est doux de bavarder,
De médire et de fronder!

M. T. Thibaut.

J'AI LA VUE UN PEU BASSE.

Air de la Monaco.

Ah! qu'on me passe
Plus d'une erreur;
Amis, j'ai la vue un peu basse:
Cette disgrâce,
Sur mon honneur,
Est pour moi souvent un bonheur.

Je vois, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
Que les talens sont reconnus;
Je vois le mérite à sa place,
Et les intrigans abattus.

Ah! qu'on me passe
Plus d'une erreur;

Amis, j'ai la vue un peu basse :
Cette disgrâce,
Sur mon honneur,
Est pour moi souvent un bonheur.

Pour nous plus de destins contraires;
Gloire à notre siècle savant!
Enfin, du progrès des lumières,
Je vois tout le monde content.

Ah! qu'on me passe
Plus d'une erreur;
Amis, j'ai la vue nn peu basse :
Cette disgrâce,
Sur mon honneur,
Est pour moi souvent un bonheur.

Un galant fuit de chez ma belle;
Madame, dis-je avec émoi,
Qu'ai-je vu? — C'est, me répond-elle,
Mon frère qui sort de chez moi.

Ah! qu'on me passe
Plus d'une erreur;
Amis, j'ai la vue un peu basse:
Cette disgrâce,
Sur mon honneur,
Est pour moi souvent un bonheur.

On verse à boire à mon confrère :
Oh! c'est assez, dit-il soudain;
Mais moi je ne hausse mon verre
Que lorsqu'il est tout-à-fait plein.

Ah! qu'on me passe
Plus d'une erreur ;
Amis, j'ai la vue un peu basse:
Cette disgrâce,
Sur mon honneur,
Est pour moi souvent un bonheur.

Parfois je me trompe à la chasse :
Dans la forêt, hier matin,
J'ajuste en l'air une bécasse,
Le coup part... j'abats un lapin.

Ah! qu'on me passe
Plus d'une erreur ;
Amis, j'ai la vue un peu basse:
Cette disgrâce,
Sur mon honneur,
Est pour moi souvent un bonheur.

De la chanson que je vous donne
En examinant les couplets,
Amis, si votre vue est bonnne,
N'y regardez pas de trop près.

Ah! qu'on me passe
Plus d'une erreur ;
Amis, j'ai la vue un peu basse :
Cette disgrâce,
Sur mon honneur,
Est pour moi souvent un bonheur.

M. E. Arnal.

Nota. Depuis toutes ces méprises, l'auteur de cette chanson porte des besicles.

LE VOYAGE DE L'AMOUR ET DE L'ESPÉRANCE.

air du vaudeville de l'Opéra-Çomique.

L'Amour, armé de tous ses traits,
Voulant voyager sur la terre,
S'en fut, suivi de ses sujets,
Faire ses adieux à sa mère :
« Puisque tu veux m'inquiéter,
« Lui dit Vénus, par ton absence,
« Près de moi, pour me consoler,
« Je garde l'Espérance. »

L'Amour l'embrasse, et très-gaîment
Laisse près d'elle la déesse.
Il part, mais bientôt, en tombant,
Dangereusement il se blesse.
La douleur abat cet enfant,
Et l'on craint pour son existence;
Pour le soulager à l'instant,
Que n'a-t-on l'Espérance!

La Pitié vole en gémissant
Porter la nouvelle à Cythère.
Vénus, dans ce danger pressant,
Se désole et se désespère;
On la rassure, en lui disant:
Du dieu pour calmer la souffrance,
Il faut, sans perdre un seul instant,
Lui rendre l'Espérance.

Vénus, pour sauver son enfant,
Fait partir l'aimable déesse;
L'Amour sourit en la voyant
Comme un amant à sa maîtresse.
Soulagé par ce prompt retour,
Il semble oublier sa souffrance;
C'est ainsi que renaît l'Amour
Dès qu'il voit l'Espérance.

L'Espérance donne la main
Au jeune enfant et le caresse.

Il se lève ; son mal soudain
Disparaît et la douleur cesse ;
Aussi l'on dit, depuis ce jour,
Ah ! quelle que soit la souffrance,
Il n'est plus de maux pour l'Amour
Dès qu'il a l'Espérance.

Depuis ce fatal accident,
Craignant toujours qu'il ne périsse,
Vénus défend à son enfant
D'abandonner sa bienfaitrice ;
Car les maux viendraient tour à tour
Accabler sa faible existence,
Si, pour se soutenir, l'Amour
N'avait point l'Espérance.

ENVOI A UNE DAME.

C'était pour vous que cet enfant
Avait entrepris ce voyage :
A votre cœur indifférent
Il allait offrir mon hommage ;
Mais, voyager seul, pour l'Amour
De tout temps fut une imprudence ;
Permettez qu'il vienne en ce jour
Suivi de l'Espérance.

M. Lucet-Lamaillardière.

TOUTE MÉDAILLE

A SON REVERS.

AIR de la Treille de sincérité.

Dans la nature,
Comme en gravure,
Partout dans ce vaste univers
Toute médaille a son revers. (*bis*)

On vante beaucoup de l'enfance
Et les plaisirs et les douceurs :
Pour moi si j'en ai souvenance
J'ai bien souvent versé des pleurs ; (*bis*)
Je dormais sans inquiétude,
Je n'avais que peu de désirs ;
Mais l'ennui que donne l'étude
Venait troubler tous mes plaisirs.
Dans la nature, etc.

A peine j'entrai dans le monde
Que l'Amour captiva mon cœur,
Et Corinne, charmante blonde,
Me fit goûter le vrai bonheur.

Hélas! après la jouissance,
J'ai maudit Corinne et l'Amour :
J'ai payé d'un mois de souffrance
Une félicité d'un jour.
Dans la nature, etc.

J'étais valeureux, je m'enrôle
Et je fais si bien qu'à Valmy
Mon chef me frappe sur l'épaule,
Et me dit: bravo, mon ami!
J'eus ma part de mainte victoire,
Partout je me suis signalé;
Mais hélas! après tant de gloire
Je revins pauvre et mutilé.
Dans la nature, etc.

Ayant fait un riche héritage,
J'épousai la belle Clara;
Pendant un an dans mon ménage
Aucun trouble ne s'éleva.
Bientôt je me crus l'heureux père
D'un marmot qu'on disait charmant :
Mais du cousin le mousquetaire
Il était le portrait vivant.
Dans la nature, etc.

J'ai désiré, je le confesse,
L'âge où me voilà parvenu;

Si le plaisir fuit la vieillesse
Le désir n'en est pas connu.
Mais tout n'est pas bonheur encore
Partout la goutte me poursuit;
Dans ma famille l'on m'adore,
Mais je radote et l'on me fuit.
Dans la nature,
Comme en gravure,
Partout dans ce vaste univers
Toute médaille a son revers.

M. J.-F. Hyppolite-Marie.

COLETTE.

air : Au clair de la lune.

Colette au village
A reçu le jour;
Colette est bien sage,
Mais gare à l'amour!
Encore ignorante
Dans l'art de charmer,
La pauvre innocente
Hélas! sait aimer.

Soyez lui fidèle,
Il le faut, Lucas.
Simple pastourelle,
Ne la trompez pas.
D'être peu savante
Pourquoi la blâmer ?
Est-on ignorante
Quand on sait aimer ?

Mais en vain je prie
Ce cœur inconstant ;
Le perfide oublie
Promesse, serment.
Sa douceur touchante
N'a pu l'enflammer :
La pauvre innocente
Ne savait qu'aimer.

M. Boucher de Perthes.

A MON AMI CAPELLE,

PHARMACIEN.

AIR : Ah! voilà la vie.

Melpomène, à l'ombre,
Dors jusqu'à demain !
Un sujet moins sombre
Met ma plume en train :
C'est l'ami Capelle,
  Capelle, (*bis*)
C'est l'ami Capelle
  Qu'appelle
  Mon refrain.

Veut-on sans rudesse
Mettre à l'unisson
Plaisir et sagesse,
Morale et chanson ?
C'est l'ami Capelle,
  Capelle,
C'est l'ami Capelle
  Qu'appelle
  La raison.

Fourchette ou spatule,
A sa main tout sied :
Prend-on la canule,
Ou le verre à pied ?
C'est encor Capelle
Capelle,
C'est le cher Capelle
Qu'appelle
L'amitié !

Si de r'tour sur terre,
Apelle voulait
D'un ami sincère
Faire le portrait,
C'est l'ami Capelle,
Capelle,
C'est l'ami qu'Apelle,
Qu'Apelle
Choisirait !

M. Jacinthe Leclere.

LE DOUTE.

AIR de Céline.

Trois fois on a daigné m'écrire
De ces mots qui donnent l'espoir,
Et l'on me dit par un sourire
Qu'on a du plaisir à me voir.
Dans mon bonheur, dans ma souffrance,
Son cœur est toujours de moitié :
Ce n'est pas de l'indifférence....
Mais si c'était de l'amitié !

Il est présent à ma mémoire
Le jour de ce doux entretien
Où, d'un air à le laisser croire,
Elle a dit : je vous aime bien.
Sans le vouloir, une fois même,
Je crois qu'elle m'a tutoyé....
Tout cela dit bien que l'on m'aime ;
Mais si c'était de l'amitié !

Cette main, que vers moi j'attire,
Parfois dans la mienne a frémi....

Hélas ! cela ne veut rien dire,
On serre la main d'un ami.
Mais ce regard, dont le langage
Exprime une tendre pitié,
Et ce baiser... ah ! quel dommage,
Si c'était là de l'amitié !

M. F. de Courcy.

LES FAGOTS.

Musique de Darondeau.

Joyeux bûcherons, dans les bois
Allons tous commencer l'ouvrage ;
De ces arbres, tous à la fois,
Ramassons, coupons le branchage,
Lions ensemble les rameaux....
Mes amis, faisons des fagots.

Que nous avons d'imitateurs !
Financiers, gascons, politiques,
Faiseurs d'almanachs, orateurs,
Historiens, auteurs comiques,
Rimeurs d'innocens madrigaux,
Font ainsi que nous des fagots.

Contons la nouvelle du jour,
Les on dit, les bruits de gazette,
Les histoires que, tour à tour,
On invente, on brode, on répète,
Pour les faire croire aux nigauds....
Mes amis, faisons des fagots.

Je commence. Au vieillard Armand
On maria la jeune Élise:
Son petit cousin est charmant;
Mais la belle est, quoi qu'on en dise,
Fidèle au plus laid des magots....
Mes amis, faisons des fagots.

Brûlante de tous les désirs,
Hortense, jeune, brune et belle,
N'a plus d'argent pour ses plaisirs,
Et pourtant sa vertu rebelle
Résisterait.... à des lingots....
Mes amis, faisons des fagots.

On va faire aimer, m'a-t-on dit,
La lecture aux gens de finance,
La modestie aux gens d'esprit,
Aux élégantes la décence,
La philosophie aux bigots....
Mes amis, faisons des fagots.

Patriote et riche aujourd'hui,
Durimont n'a point d'insolence;
Des malheureux il est l'appui :
Comme au temps de son indigence
Il croit tous les hommes égaux....
Mes amis, faisons des fagots.

Fuyant les plaisirs illégaux,
Au bal la demoiselle évite
Walses, pas russes, fandangos,
Et jamais en dansant n'imite
Les *Sallés* et les *Camargos*....
Mes amis, faisons des fagots.

En France, on a du goût vraiment;
Les farces ne plaisent plus guère;
Dans nos théâtres maintenant
La foule préfère Molière
A la famille des Angots....
Mes amis, faisons des fagots.

M. Joseph Pain.

C' QU'EST DIFFÉRÉ

N'EST PAS PERDU.

AIR des Pendus.

Hier je voulus chansonner,
Certain sot vint m'en détourner ;
Aujourd'hui, reprenant courage,
Je vais achever cet ouvrage,
Que malgré moi j'ai suspendu :
C' qu' est différé n'est pas perdu.

En pressant Lise, l'autre jour,
Je lui disais : de mon amour
Terminez enfin la souffrance...
La belle m'a fait résistance ;
Mais dans ses deux grands yeux j'ai lu :
C' qu' est différé n'est pas perdu.

Dumond, fameux négociant,
Honnête homme... comme un traitant,
De l'honneur ne suit pas la route,
Et tous les ans fait banqueroute.
Mon Dieu ! quand sera-t-il pendu ?
C' qu' est différé n'est pas perdu.

Monsieur Dorval, depuis long-temps,
Vous me devez quinze cents francs.
— Pardon, mon cher, si je diffère
De vous payer cette misère...
— A mon grand-père c'était dû.
— C' qu' est différé n'est pas perdu.

Depuis six mois Paul est époux,
Sans avoir lieu d'être jaloux,
Puisque sa femme, jeune et belle,
A ses sermens reste fidèle ;
Mais, grâce à l'usage reçu,
C' qu' est différé n'est pas perdu.

Quand ferai-je quelques couplets
Qui pourront braver les sifflets ?
Quand verrai-je ma faible verve
Faire un vers digne de Minerve,
Digne, en un mot, d'être entendu ?
C' qu' est différé n'est pas perdu.

M. G. Menard de Rochecave.

POT POURRI

Chanté dans un banquet à la fête de mon ami Brazier.

Air du Pas des trois Cousines.

Aujourdhui, montrons notre zèle
Et nous en avons le moyen;
Il faut une chanson nouvelle
Pour celui qui la fait si bien.

La gaîté, toujours salutaire,
Aux *Variétés*, en tous temps,
Nous conduit, comme à la lisière,
Auprès de ses *Bonnes d'Enfans*.
Aujourd'hui, etc.

Grâce à sa verve, il faut voir comme
Il sait charmer tous nos instans;
Par lui, *le Ci-devant Jeune homme*
Sera *jeune* encor bien long-temps.
Aujourd'hui, etc.

Bon Français, puisant dans l'histoire,
On le vit, célébrant l'honneur,
Moissonner l'argent et la gloire
Avec son *Soldat laboureur*.
Aujourd'hui, montrons notre zèle,
Et nous en avons le moyen ;
Il faut une chanson nouvelle
Pour celui qui la fait si bien.

AIR du vaudeville de l'Opéra-Comique.

Avec son *Fabricant* déjà,
Il a fait de riches affaires ;
S'il nous traite bien, c'est qu'il a,
Vraiment, de bonnes *Cuisinières*
A lui, *Monsieur de Carabas*
Doit la fortune qu'il a faite ;
Bref, au Parnasse il n'ira pas
Sans tambour ni trompette.

AIR du vaudeville de la Belle-Fermière.

On vante son nez, ses yeux,
Et son menton et son oreille,
Son sourire gracieux,
Et sa bouche fraîche et vermeille,
Son sourcil, très-bien arqué,
A droit d'être remarqué ;

Ce que surtout
Citent partout
Paris et la banlieue,
C'est sa charmante *Barbe-Bleue.* (*bis*)

AIR : J'ons un curé patriote.

Sans ma maudite paresse,
Je pourrais, à peu de frais,
Citer encor mainte pièce
Qui lui valut des succès.
Il en prépare déjà
Plus d'une autre qu'on verra.
On ira, (*bis*)
Chacun les applaudira,
Oui, chacun les applaudira.

M. Coupart.

LE COMMISSAIRE.

AIR : C'est le Solitaire.

FAISANT moins de besogne
Que de bruit en chemin,
La terreur de l'ivrogne
Et l'effroi du gamin,
Quel est ce dignitaire
Qui, d'un pas grave et lent,
Va mesurant la sphère
De l'arrondissement ?...
C'est le commissaire,
Qui sait tout,
Entend tout,
Qui voit tout, } *ter*.
Est partout.

Qui calme les cohues,
Et, grand homme d'État,
Fait balayer les rues
Dans les jours d'apparat ?
Qui veut que l'on éclaire,
Dès que le jour a fui,

Lanterne et réverbère,
Surtout devant chez lui?...
C'est le commissaire, etc.

L'étalagiste en fraude,
La roulette en plein vent,
Et le fiacre en maraude,
L'ont trompé rarement.
Qui loge à sa manière
Les gens sans feu ni lieu,
Et fait mettre en fourrière
Tous les chiens sans aveu?...
C'est le commissaire, etc.

— Il faut qu'on les arrête!
Ces messieurs, tout de bon,
Se donnent sur la tête
De grands coups de bâton!...—
Quel ange tutélaire
Vient, par un coup du ciel,
Suspendre la colère
Du fier Polichinel?...
C'est le commissaire, etc.

A tous dans sa demeure
Donnant un libre accès,
Qui sait, en moins d'une heure,
Terminer un procès?
Qui reçoit, en bon père,

Et calme, d'un seul mot,
La plainte en adultère,
Et celle de *Jeannot ?...*
C'est le commissaire, etc.

A la pièce nouvelle,
Qu'on ne peut achever,
Une forte querelle
Vient-elle à s'élever :
Qui sait, par sa colère,
En mettant le holà,
Divertir le parterre,
Qui bâillait jusque-là ?...
C'est le commissaire, etc.

Sur l'homme que je loue
J'étendrais mon récit ;
Car chez lui, je l'avoue,
Parfois je fus conduit :
J'ai sur son ministère
Maint détail peu commun ;
Mais chut ! il faut se taire,
Je redoute quelqu'un...
C'est le commissaire,
Qui sait tout,
Qui voit tout,
Entend tout,
Est partout.

M. F. de Courcy.

NE M'AIMEZ PAS;

CONSEILS A UNE JEUNE PERSONNE
bien née.

AIR : Comme il m'aimait!

Ne m'aimez pas: (*bis*)
Du bon vieux temps je suis le code;
Ne m'aimez pas : (*bis*)
De moi que feriez-vous, hélas!
Le bon ton du jour m'incommode,
Je ne saurais suivre la mode....
Ne m'aimez pas !... (4 *fois*)

Ne m'aimez pas :
Je n'ai pas un denier de rente;
Ne m'aimez pas :
D'un modique emploi je fais cas.
Vous n'auriez, contre votre attente,
Femme de chambre ni servante....
Ne m'aimez pas !

Ne m'aimez pas:
Que mon intelligence est sotte!

Ne m'aimez pas,
J'ignore les plus jolis pas;
Au bal l'écolier me dégote :
A peine sais-je la gavotte...
Ne m'aimez pas!

Ne m'aimez pas :
Je déteste un propos futile;
Ne m'aimez pas,
Du monde je fuis le fracas.
Médire m'est fort difficile,
Et le lorgnon m'est inutile....
Ne m'aimez pas!

Ne m'aimez pas:
Si j'épouse une *demoiselle*,
Ne m'aimez pas,
Partout elle suivra mes pas.
Je la veux bonne plus que belle,
Et surtout qu'elle soit fidèle.
Ne m'aimez pas!

Ne m'aimez pas :
Aux vapeurs je ferai la guerre :
Ne m'aimez pas,
Je suis bourgeois dans mes ébats :
Le *forte* ne saurait me plaire
Si mon dîner est en arrière...
Ne m'aimez pas!

Ne m'aimez pas:
Point de chevaux, pas d'équipage;
Ne m'aimez pas,
Vos talens seraient sans éclats.
Jugez *l'épouvantable image :*
Mari, devoir, enfans, ménage...
Ne m'aimez pas!

M. T. Thibaut.

JE NE L'AIME PLUS.

ROMANCE.

(Musique d'Adolphe Miné.)

Voici la nuit! faut-il l'attendre encore?
Justin, pour moi, n'aurait-il plus d'amour?
Il ne vient pas : cependant chaque jour,
Près de sa Lise il était dès l'aurore;
Justin pour moi n'aurait-il plus d'amour?
Nos cœurs toujours savaient si bien s'entendre,
Je lui rendais tant de soins assidus!
Ah! puisque ainsi l'ingrat se fait attendre,
Non, c'en est fait, non, je ne l'aime plus.

Hier encore, hier, à cette place,
Il me jurait de m'adorer toujours!

Séduite alors par ses charmans discours,
De son amour je pardonnais l'audace,
Il me jurait de m'adorer toujours !
Mais puis-je croire à son indifférence ?
Et mes désirs sont-ils donc superflus?
Mon cher Justin, malgré ta longue absence,
Est-il bien vrai que je ne t'aime plus ?

Le rossignol a fini son ramage,
Je n'entends plus les oiseaux d'alentour;
Pour l'infidèle oublions mon amour;
Il est bien temps de quitter ce bocage :
Je n'entends plus les oiseaux d'alentour.
Ah ! désormais pour moi quelle souffrance!
Eh! mais, c'est lui... ses pas me sont connus...
Oui... je le vois, en ces lieux il s'avance...
N'oublions pas que je ne l'aime plus.

Il s'inquiète, il me cherche, il soupire,
De mon Justin rien n'a changé le cœur!
C'est trop long-temps jouir de sa douleur,
C'est trop long-temps prolonger mon martyre,
De mon Justin rien n'a changé le cœur !
Depuis un jour éloigné de sa Lise,
A-t-il compté tous les instans perdus?
Pour le punir faut-il que je lui dise
Que désormais je ne l'aimerai plus?

M. E. Arnal.

LE MARIAGE MANQUÉ.

Air de la Catacoua.

Vous qui, plein d'une flamme pure,
Voulez former un doux lien,
Écoutez ma mésaventure,
Hélas! j'ai manqué mon hymen!...
Ma future, ô vicissitude!
Était belle, et son bien certain!
Cruel destin!
Fatal festin,
Où, trop souvent prenant le verre en main,
Par la force de l'habitude,
Je ne mis pas d'eau dans mon vin!

Vous saurez que par la famille
Mes parens étaient invités;
Quand vint le dessert, de sa fille
La maman dit les qualités;
Ce récit était pathétique,
M'attendrir était de saison:
Mais ma raison
Dans un flacon
Était restée, et ma foi, sans façon,

J'entonne, plein d'un feu bachique,
L'air de la mère Gaudichon.

Jugez du bruit et du scandale
Qu'occasiona ma chanson !
Tous les amis de la morale
Se dirent : C'est un polisson!
Certain cousin, la tête forte
Et le harangueur du pays,
Dit : Il est gris;
Sans nul sursis
Sortez, monsieur.... Aussitôt je repris :
Ah! plutôt que le diable emporte
Le radoteur et ses avis !

Parens, cousins de ma future,
Ils étaient plus de vingt, je crois,
A ces mots vomissent l'injure,
M'étourdissent tous à la fois;
A la fin, je perds patience,
Et prenant un plat d'abricots,
Je le jette aux
Nez des bourreaux ;
L'un me répond par un plat de pruneaux ;
En échange, moi je lui lance
Une compote sur le dos.

L'acharnement devient extrême,
Et c'est à qui m'accablera;

J'étale un fromage à la crême
Sur la face d'un gros papa,
Et je vide sur une nuque
Un pot de confiture entier;
D'un saladier,
En preux guerrier,
Je me saisis, j'en fais un bouclier,
Puis, arrachant mainte perruque,
Sur elles je répands l'huillier.

La lumière, pendant la lutte,
Vient à manquer aux combattans;
Dans l'obscurité je culbute
La table sur les assistans;
Chacun, dans cette affreuse crise,
A terre est forcé de s'asseoir:
Quel désespoir!...
L'un dit avoir
Les bras cassés; un autre, sans y voir,
De son voisin prend la chemise,
Croyant retrouver son mouchoir.

J'eus raison de prendre la fuite;
Afin de constater le mal,
Il fut décidé que, de suite,
On dresserait procès-verbal:
Voici, par une main habile,
Comment les maux par moi causés

Furent classés :
Cent bras brisés,
Quatorze habits déchirés ou graissés,
Onze perruques pleines d'huile,
Et de plus, six nez écrasés.

M. Adrien Payn.

EST-CE MA FAUTE

SI JE SUIS FAIT COMME ÇA?

Air : Et pourtant papa. (Du Nouveau Pourceaugnac.)

« Caractère étrange,
De moi pense-t-on ;
« Jamais il ne change,
« Le pauvre garçon !... »
Est-c' ma faute, dà,
Si j' n' suis pas un ange ?
Est-c' ma faute, dà,
Si j' suis fait comm' ça ? (*ter.*)

J'ai dès mon jeune âge
Aimé le fracas,
Aimé l'étalage,
Aimé les repas.

Est-c' ma faute, dà,
Si je n' suis pas sage ?
Est-c' ma faute, dà,
Si j' suis fait comm' ça ?

J'aime l' vin d'Espagne,
J'aime l' vin d' Mulseaux,
Je bois le Champagne,
Je bois le Bordeaux ;
Est-c' ma faute, dà,
Si la soif me gagne ?
Est-c' ma faute, dà,
Si j' suis fait comm' ça ?

Aucun tendron, j' gage,
N' me dictera d' lois :
Jamais je n' m'engage
Qu'au dernier qu' je vois ;
Est-c' ma faute, dà,
Si je suis volage ?
Est-c' ma faute, dà,
Si j' suis fait comm' ça ?

Florval se lamente
Quand il n'a pas l' sou ;
Au contrair' moi j' chante,
Je ris comme un fou ;
Est-c' ma faute, dà,
Si je n'ai pas d' rente ?

Est-c' ma faute, dà,
Si j' suis fait comm' ça ?

D'Armand on renomme
La taille et les traits,
Et moi, l'on m'assomme
De maints quolibets;
Est-c' ma faute, dà,
Si j' n' suis pas bel homme ?
Est-c' ma faute, dà,
Si j' suis fait comm' ça ?

De ma chansonnette
Si chacun se rit,
Et si du poëte
Après on médit;
Est-c' ma faute, dà,
Si j' suis un peu..... bête ?
Est-c' ma faute, dà,
Si j' suis fait comm' ça ?

M. Robert de Rigoulène.

LES COMÉDIES DE PICARD.

Air : Tout le long de la rivière.

Je n'suis pas académicien,
Mais une chose que j'sais bien,
C'est qu'faut rire à la comédie,
Qu'faut pleurer à la tragédie,
De mêm' qu'au drame il faut bâiller...
Et j'peux donner, dût-on m'railler,
A nos auteurs quequ's bons avis, j'm'en vante.
Molière par fois consultait sa servante,
Molière consultait sa servante.

Air : Amusez-vous, jeunes fillettes.

Mais moi, que pour empêcher d'rire
Faudrait volontiers assommer,
D'tous les malins qui s'mêl't d'écrire,
Mon favori, faut-il l'nommer ?
Sa gaîté, son esprit, son style,
Sont connus du tiers et du quart...
Pas un' *Petite* ni *Grand' Ville*
Où l'on ne connaisse Picard.

Air : La boulangère a des écus.

D'puis long-temps on attendait l'fruit
D'une tête féconde,
Quand Picard, par Thalie instruit,
Vint surprendre à la ronde ;
Et l'on s'rappelle encor le bruit
Qu'fit son *Entré' dans l'monde*,
Le bruit
Qu'fit son *Entré' dans l'monde.*

Air de Julie, ou le Pot de fleurs.

Très-jeune, il eut le privilége
D'nous divertir et d'nous charmer...
Allez voir ses *Amis d'Collége*,
Ils sont là pour vous l'affirmer.
Je n'suis ici qu' l'écho d'la France,
Qui donne comme un fait certain,
Qu'Thalie ell'-même un beau matin
Signa son *Acte de naissance.*

Air : Ainsi jadis un Ménestrel.

On dit que l'voyant aux succès
Arriver par des routes sûres,
Apollon d'ses premiers essais
Tira de bonnes *Conjectures.*
Aussi chaqu' pièc' qui vint grossir
Son riche et joyeux répertoire,

Pour lui fut un *Ricochet* d'gloire,
Pour nous un *Ricochet* d'plaisir.

Air : Du partage de la richesse.

Vice, travers et ridicule,
Par lui sont drapés comme il faut ;
Voyez comme à grands coups d'férule
Il r'dresse le méchant et l'sot.
Des excès sa muse ennemie
A gauche, à droite va frappant,
Tout c'qui d'*briller* a *la Manie*
Comm' tout c'qu'est *Médiocre et Rampant*.

Air du vaud. du Petit Courrier.

Ah! qu'il sait bien nous égayer
Quand, pénétrant dans les ménages,
Il peint les d'sirs et les caqu'tages
De cinq *Filles à marier*...
Ou quand, se mêlant aux cott'ries,
Il prouve par mill' traits malins,
Qu'on peut avoir des *Tracass'ries*
Même avec d'excellens *Voisins*.

Air du vaud. de l'Opéra Comique.

Jamais *Comédiens Ambulans*
Des siens n'ont égalé les r'cettes,
Et les homm', redev'nus enfans,

Courur'nt après ses *Marionnettes*.
Pour son *Conteur*, si gai bavard,
On brave encor chaleur et glace,
Et lorsqu'on voit *Monsieur Musard*,
Ah ! comme le temps passe !

Air : Eh ! ma mère, est c' que j' sais ça ?

Jamais sa plume féconde
Ne réussit à demi ;
Du *Cousin de tout le monde*
Tout le monde fut l'ami.
D'sa verve toujours hardie
L'essor fut toujours égal :
Heureux qui pour le génie
Sera son *Collatéral !*

Air : Ces postillons sont d'une maladresse.

Ce *Philibert* où tout Paris se presse,
Et dont huit ans attestent les succès,
Prouv' que Picard, avec la même adresse,
A su traiter *bons et mauvais sujets*.
Mais être auteur n'fut pas sa seule gloire :
Acteur lui-même, il se jouait fort bien,
Et j'ai de c'fait un témoin qu'on peut croire :
C'est un *Vieux Comédien*.

Air : Ah ! que de chagrins dans la vie.

Bref, sur les traces de Molière
Marchant avec gloire et gaîté,

Rien de ses pas dans la carrière
N'égala la rapidité.
Et sur cet' route où chaque jour culbute
Maint voyageur d'Apollon méconnu ,
Jamais Picard par une chute
N'vit son *Voyage Interrompu.*

M. Désaugiers.

VIVE LE ROI!

Air : A vot' santé, à vot' santé. (Dîner de Madelon.)

Plus de rancune, plus d'offense ,
Ne nous reprochons aucun tort,
Et sous le règne qui commence ,
Amis , soyons toujours d'accord.
En Charle ayons tous confiance ,
C'est un Bourbon de bon aloi ;
Allons , chantons vive la France !
Vive le Roi ! vive le Roi !

Sur son passage , quelques gardes
D'avancer semblaient empêcher ;

Le Roi dit : *Point de hallebardes ,*
Et laissez , laissez approcher.
A ces mots la foule est ravie ,
Charle en éprouve un doux émoi ,
Et de toutes parts on s'écrie :
Vive le Roi ! vive le Roi !

Charles dix, sois notre espérance ;
Sur le trône à peine monté ,
Déjà tu donnes à la France
Mille preuves de ta bonté.
Prince , jouis de ta clémence ,
Vois tous les cœurs voler vers toi ;
Ils chantent en reconnaissance :
Vive le Roi ! vive le Roi !

Depuis dix ans , douleur amère!
J'avais perdu bien des amis,
Je ne pouvais plus voir mon frère ,
Un mot nous avait désunis ;
Mais aujourd'hui quelle allégresse!
Je les presse tous contre moi,
Et nous chantons dans notre ivresse :
Vive le Roi ! vive le Roi !

Goûtons un bonheur sans mélanges :
Amis, dans nos petits couplets,
Adressons de justes louanges
A ce nouveau roi des Français :

De célébrer sa bienfaisance
Imposons-nous la douce loi ;
Allons, chantons vive la France !
Vive le Roi ! vive le Roi !

M. E. Arnal.

LA ROSE.

IMITATION DU TASSE.

Deh! mira spunter la rosa.

Air : O toi qui sept fois dois renaître.

Rose à qui Zéphir rend hommage,
S'entr'ouvre à son souffle badin ;
A moitié de son vert corsage
S'échappe un bouton purpurin.
Cueillons, avant d'être flétrie,
La rose, au matin d'un beau jour ;
Cueillons la rose de la vie,
Tandis qu'amour inspire amour.

Aux baisers d'un amant elle ose
Livrer les trésors de son sein...

Et déjà ce n'est plus la rose
Que le volage aima soudain.
Cueillons, avant d'être flétrie, etc.

Notre vie est rose éphémère,
Mais rose renaît tous les ans;
De nos jours la fleur passagère
S'effeuille... et n'a plus de printemps.
Cueillons, avant d'être flétrie, etc.

M. P.-S. H.

TU L'AS VOULU, GEORGES DANDIN!

Air : J'entends au loin l'archet de la folie.
(Carnaval de Béranger.)

Mes bons amis, dans le siècle où nous sommes,
A ses regrets chacun donne l'essor;
Grands ou petits, j'entends partout les hommes
A chaque instant se plaindre de leur sort.
Moi, qui dans tout vois un sujet de rire,
Dans un couplet satirique ou badin,
J'en sais plus d'un à qui l'on pourrait dire :
Tu l'as voulu; tais-toi, Georges-Dandin.

Rimant toujours en dépit de Minerve,
Floricourt dit : « Oui, je veux être auteur :
Mais sur la scène où son esprit s'énerve,
Il tombe, hélas !.. de toute sa hauteur.
Sur ses revers pour peu qu'on le persiffle,
Il défendra son ouvrage anodin ;
Moi, je lui dis : « On te hue, on te siffle,
« *Tu l'as voulu; tais-toi, Georges-Dandin.* »

Le vieux mari de la jeune Isabelle,
Dans un accès qui lui prit tout à coup,
Voulant savoir que penser de la belle,
Monte chez elle hier à pas de loup.
Mais du boudoir, dont on ouvre la porte,
Il voit filer un merveilleux blondin...
Il peste, il jure, il menace, il s'emporte ;
Tu l'as voulu ; tais-toi, Georges-Dandin.

Depuis dix ans, mons Trigaudin publie :
Je n'ai rien dit, rien fait, ni rien signé ;
Mais par malheur, ce que notre homme oublie
Au *Moniteur* se trouve consigné.
Voilà qu'un jour on met dans la gazette,
Tout ce qu'a fait notre ami Trigaudin ;
Il veut crier, mais chacun lui répète :
Tu l'as voulu ; tais-toi, Georges-Dandin.

Las de passer joyeusement sa vie,
Damis voulut tâter de la grandeur ;

Le prince enfin, au gré de son envie,
Le nomme un jour ministre, ambassadeur.
Depuis ce temps, l'ennui partout l'assiége;
Mais dès qu'il gronde, on lui répond soudain :
« De la grandeur voilà le privilége,
« *Tu l'as voulu; tais-toi, Georges-Dandin.* »

Lorsque je lis les couplets pleins de grâce,
De Désaugiers, Piis ou Béranger,
Je dis tout bas : Ce serait de l'audace
Que de vouloir auprès d'eux se ranger.
Si ma chanson, lorsque le bouchon saute,
N'obtient de vous qu'un souris de dédain,
On me dira : « Mon cher, à qui la faute?
« *Tu l'as voulu; tais-toi, Georges-Dandin.* »

M. Brazier.

LA CHANSONNETTE.

Air : La comédie à chaque pas. (De Préville et Taconnet.)

Quand on m'demande une chanson,
J'dis à notre échanson :

Hébé ! verse-moi du Macon,
Bientôt ma rime est prête.
Dit's-moi,
N'y a-t'y pas d'quoi
Faire une chansonnette ?

On dit que l'voisin est jaloux ;
Pourtant le pauvre époux,
Bien qu'sa femm' soit sous les verroux,
A quelque chose en tête.
Dit's moi, etc.

Dorval, rich' manufacturier,
Est mort le mois dernier :
Damon, son unique héritier,
Pleure à perdre la tête.
Dit's moi, etc.

La prude Adèle, en ses discours,
Bannit les mots d'amours;
Pourtant Lucas d'puis quelques jours
A la clef d'sa chambrette.
Dit's moi, etc.

Entendez ce Gascon parler
De ne jamais trembler :

On voit son courage briller...
Depuis qu'la paix est faite.
Dit's moi, etc.

Près d'm'embarquer sur l'Achéron,
J'pourrai dire à Caron :
« Pour t'payer j'vas t'faire un' chanson :
C'est d' l'argent de poëte. »
Dit's moi, etc.

M. Jules Rolland.

UNE MÈRE

A SA FILLE DIVORCÉE.

Romance (1799).

Quand je crus fixer ton bonheur,
Je préparais donc ta misère ;
L'homme que te choisit mon cœur
Traite ma fille en étrangère.
O ma Myrthé, que de tourmens
Me réserva ce choix contraire !

Va, les chagrins que tu ressens
N'égalent pas ceux de ta mère.

Lorsque ton infidèle époux
Rompt ses liens avec outrage,
Il te reste un bonheur bien doux,
De ta vertu le témoignage.
Vainement tu diras aussi
Que ton bonheur j'ai cru le faire;
On ne rassure pas ainsi
La conscience d'une mère.

Puis-je au moins te dédommager
Par mon amour, par ma tendresse?
La tienne a dû se partager;
Un époux eut cette promesse.
Mais dans mes bras consolateurs
Quand tu reviens dans ta misère,
Seule, je vais sécher tes pleurs:
Ton cœur sera tout à ta mère.

Mais que dis-je? il te reste encor
De ton hymen ce tendre gage.
Ta fille, précieux trésor,
Consolera ton long veuvage.
A l'envi, ma chère, aimons-la;
Formons son cœur, son caractère.
Puisqu'un père l'abandonna,
Le ciel lui doit plus d'une mère.

M. Ourry.

COUPLETS

CHANTÉS PAR L'AUTEUR,

Alors directeur du Vaudeville, à un banquet qui lui fut offert par les Auteurs et Acteurs de ce théâtre, le jour de la Saint-Antoine, sa fête.

Air : Un homme pour faire un tableau.

Ah ! pour moi quel heureux banquet !
C'est l'amitié qui m'y convie.
Voilà le plus joli bouquet
Que j'aurai reçu de ma vie.
Tout, en ces lieux, tout établit
Entre nous un accord aimable...
Le cœur, la joie et l'appétit...
Restons toujours, toujours à table.

Voyez cet enivrant tableau !...
Comment pourrais-je jamais faire
Un spectacle plus gai, plus beau,
A tous les goûts plus sûr de plaire ?

Ici point d'ordres à donner,
Point d'amende pour le coupable,
Et point de billets à signer...
Restons toujours, toujours à table.

Ici pour l'auteur nul danger,
Point de boule blanche ni noire;
Au lieu de pièces à juger,
Je ne vois que pièces à boire.
Venons tous à tomber après...
Cette chute plus qu'honorable
N'est pas due aux coups de sifflets...
Restons toujours, toujours à table.

Ici point d'obligé *bravo !*
Qui du lustre à grand bruit s'échappe,
Et le cri : *levez le rideau*
Fait place au cri : *mettez la nappe.*
Puis, si l'entr'acte dure un peu,
Pour le rendre plus supportable,
Nous avons le coup du milieu....
Restons toujours, toujours à table.

Ici pas de tour de faveur...
Personne même n'en demande,
Et je vois entre chaque auteur
La politesse la plus grande.

A l'envi se prévenant tous,
Ils se disent (chose incroyable !)
« Non, mon ami, non, après vous... »
Restons toujours, toujours à table.

Par saint Antoine, mon patron,
Empêchons que de cette fête
L'élan si pur, si vrai, si prompt,
En aussi beau chemin s'arrête.
Oui, de ce jour qui va cesser
Narguant la fuite inévitable,
(Dût mon compagnon y passer,)
Restons toujours, toujours à table.

M. Désaugiers.

LES MASQUES.

CHANSON DE CARNAVAL.

Air : C'est bien le plus joli corsage.
(Ninon chez madame de Sévigné.)

J'aimais beaucoup ce vieil usage,
Où, dans le temps du carnaval,
Chacun se masquait le visage
Pour courir la ville et le bal.
Mais convenons-en à la ronde,
Si cette mode revenait,
Il faudrait dire à trop de monde :
« *A bas le masque, on vous connaît.* »

« Arrivez donc, qu'on vous embrasse,
Me dit le sensible Clément :
« Enfin, vous avez une place;
« Je vous en fais mon compliment.
« Je fus heureux, je vous le jure,
« Quand j'ai su qu'on vous la donnait :
« Vous le voyez sur ma figure...
« — *A bas le masque, on vous connaît.* »

O vous qui de la politique
N'avez fait qu'un long carnaval,
De changer enfin de tactique,
Messieurs, vous ne feriez pas mal.
On vous a vus porter en France
Certain *chapeau*, certain *bonnet*...
Et vous parlez d'indépendance!...
A bas le masque, on vous connaît.

Mais vous surtout, jeunes Françaises,
Que nous voyons à l'Opéra,
Mises en Russes, en Anglaises,
De vous l'Amour se vengera.
Ce dieu, qui suit partout vos traces,
En public vous dira tout net :
« On ne déguise pas les Grâces;
« *A bas le masque, on vous connaît.* »

C'est un carnaval que la vie;
Nous avons beau tous nous masquer,
La Parque, au gré de son envie,
Sait toujours bien nous remarquer.
Qu'on soit sous l'habit d'un génie,
Ou sous la veste d'un benêt,
Quand l'heure sonne, elle nous crie :
A bas le masque, on vous connaît.

M. Brazier.

VERS

IMPROVISÉS AU CHAMP-DE-MARS,

le jour où Charles X y fit la revue de ses troupes.

O France, d'un bon Roi la perte te désole;
Sa mort dans tous les cœurs laisse bien des regrets;
Mais grâce au ciel, Charles dix t'en console :
Il saura comme lui rendre heureux ses sujets.
Son tendre amour pour nous, ses vertus, ses bienfait
En font déjà de son peuple l'idole.

M. Duhamel.

LES BROCHURES.

AIR : Mon père était pot.

Pour être auteurs, mes bons amis,
Ne faites plus un livre ;
De tant de peines, de soucis,
La mode vous délivre ;
Dix feuillets au plus,
Voilà vos tributs
A la littérature ;
Et sur son sommet
Le Parnasse admet
La plus mince brochure.

Du bon vieux temps ces érudits,
Pédans infatigables,
Assommaient par de lourds écrits
Des lecteurs bien traitables ;
En maint tome aussi
Un amant transi
Contait ses aventures.
Aujourd'hui l'amant
Triomphe en courant,
Et raconte en brochures.

D'ailleurs consultez Azaïs :
Ici tout se *compense*.
Chez nous le nombre des écrits
Supplée à leur substance.
Bientôt nous verrons,
Grâce aux auteurs prompts
Qui soignent nos lectures,
Ces *in-folio*
Qu'amassa Clio,
Perdus sous nos brochures.

Une brochure au temps qui court
D'un volume dispense.
Par une brochure Gercourt
Prouve son innocence;
Roch, sa probité;
Rustaut, sa bonté;
Et, pour peu que ça dure,
De ces messieurs-là
L'honneur fournira
A peine une brochure.

La jeune et charmante Suzon
D'un libraire était fille.
Épris de ce joli tendron,
Sans aveu de famille,
Près d'elle souvent
Lisait un amant;

Quelle mésaventure!
Du livre d'amour
Voilà qu'un beau jour
Naquit une brochure.

« Savez-vous, me disait Versac,
« Hardi conteur de fables,
« Que j'ai sur la terre de Crac
« Des droits incontestables;
« De plus, Dieu merci,
« Des rentes qu'ici
« Le *grand-livre* m'assure?
« — Ce livre, mon cher,
« Chez toi m'a tout l'air
« D'une pauvre brochure. »

« Ah! combien, s'écriait Clhoris,
« S'affaiblissent vos plumes!
« Messieurs, l'*Art d'aimer* fut jadis
« De sept à huit volumes.
« Mais nos beaux esprits
« En un seul l'ont mis:
« Quelle triste lecture!
« Ah! ce livre-là
« Bientôt ne fera
« Qu'une mince brochure. »

Féconds *brochuriers*, tour à tour,
Inondez-nous d'ouvrages;

Une immortalité d'un jour
Peut bien coûter deux pages.
Profitez du temps,
Où, trop inconstans
Pour de longues lectures,
Nos grands écrivains
Sont des auteurs nains,
Nos livres, des brochures.

M. Ourry.

ALLEZ-VOUS-EN !

REFRAIN DONNÉ.

Air du Cabaret, ou : Ça n' se peut pas.

Je voulais monter la boutique
De tous nos faiseurs d'à-propos;
Mais, pour répondre à ma supplique,
Apollon m'a tourné le dos.
Alors, courant aux neuf pucelles,
J'ai répété mon compliment;
Voici ce que m'ont dit ces belles :
Allez-vous-en !

Comme auteur, j'ai du caractère,
Et, vexé d'un pareil échec,
Je me suis écrié : Voltaire
N'a pas mis l'hypocrène à sec !
Combien de gens, sur le Permesse
Rimaillent, à qui, cependant,
Mesdames, vous criez sans cesse :
Allez-vous-en.

Muses, c'est un exemple à suivre,
Malgré vos ris humilians;
Après sa mort quand on veut vivre,
On doit rimer malgré vos dents.
Je veux chanter, je veux écrire ;
Respectez ce sublime élan;
C'en est fait, vous aurez beau dire :
Allez-vous-en.

Ce parti pris, quel sujet prendre
Pour faire quelques bons couplets?
Tout est dit : et l'on doit s'attendre
Bien moins aux bravos qu'aux sifflets.
Ma foi, sans me creuser la tête,
Muses, je prends tout bonnement
Votre réponse malhonnête :
Allez-vous-en !

Vous dont la figure peint l'âme,
Qui possédez mille vertus,

Venez; je veux prendre une femme.
Mais, vous, eussiez-vous de Plutus
Les biens que lui donne la fable,
Filles laides comme Satan,
Je n'épouserai point le diable :
Allez-vous-en !

Venez, commis de la finance,
Qui signez, adorables gens,
Les mandats, toujours mis d'avance,
De mes faibles appointemens.
Mais vous, faces patibulaires,
Fournisseurs, je n'ai point d'argent
Pour vos comptes d'apothicaires :
Allez-vous-en!

Docteur qui défendez la diète,
Qui recommandez le bon vin
Et qui prescrivez la piquette,
Venez, j'aime votre art divin.
Mais vous qui m'ordonnez, vieux cancre,
De rester au lit plus d'un an,
Vous me feriez suer de l'encre :
Allez-vous-en!

Et vous, mes amis de Cancale,
Vous qui faites tant d'envieux,
Venez, la fièvre catarrhale
S'enfuit à vos refrains joyeux;

Mais vous, imitateurs des drames,
De l'anglais et de l'allemand,
Tristes auteurs de mélodrames :
Allez-vous-en !

Et vous que tout le monde estime,
Venez, avocats de l'honneur,
Qui ne défendez point le crime
Et n'outragez point la pudeur ;
Mais vous, âmes viles, communes,
Qui vous vendez au plus offrant,
Je méprise trop vos fortunes :
Allez-vous-en !

ENVOI

A MON AMI LE DOCTEUR D******.

AIR : Tenez, moi, je suis un bon homme.

POUR vous, docteur, que je révère,
Qui m'avez rendu la santé,
Par moi, ce refrain trop sévère
Ne sera jamais répété.
Vous dont j'aime chaque visite,
Ce n'est jamais, sans compliment,
Qu'afin de vous revoir plus vite,
Que je vous dis : Allez-vous-en !

M. G. MENARD DE ROCHECAVE.

MARS EN CARÊME.

MOT DONNÉ.

AIR : Mon père était pot.

QUAND du refrain de nos chansons
Le sort fit le partage,
Le mois du jeûne et des sermons
M'échut en héritage.
Après maints essais,
Ma foi, je ne sais
Comment tourner mon thême :
Que faire, en effet,
D'un maigre sujet
Tel que *Mars en carême.*

Mai plaît aux amans, et de fleurs
Couronne une maîtresse;
Octobre emplit, pour les buveurs,
La coupe de l'ivresse;
Les mois de Cérès
Sont remplis d'attraits;

L'hiver offre lui-même
De joyeux momens :
Mais, pour les gourmands,
Fi de *Mars en carême.*

Dans un drame sanglant et noir,
Mettant son espérance,
Un pauvre diable avait cru voir
Remonter sa finance.
Tout allait bien; mais
Bientôt les sifflets
Prononcent l'anathême ;
L'auteur éconduit,
Au jeûne est réduit
Avant *Mars en carême.*

On sait qu'avec l'esprit d'autrui,
En pillant on peut plaire;
Aussi pille-t-on aujourd'hui
Et Racine et Molière.
On pille Panard,
On pille Favart ;
Plus d'un saint docteur même,
A, dans son sermon,
Pillé Massillon,
Pendant *Mars en carême.*

Voyez cet apprenti guerrier,
Qui, navré de tristesse,
Quitta, pour un nouveau métier,
Paris et sa maîtresse.
Du vif incarnat
Il avait l'éclat;
Maintenant triste et blême,
Sous ses étendards,
Il a l'air de Mars;
Mais c'est *Mars en carême.*

Pardonnez-moi si n'ayant pas
Le talent de séduire,
J'ai pris, pour sortir d'embarras,
Le parti de médire;
Hélas! trop souvent
On use à présent
D'un pareil stratagême;
Les malins discours
Arrivent toujours
Comme *Mars en carême.*

M. Tournay.

FRISAC,

OU

LE PERRUQUIER PHILOSOPHE.

Air : Du partage de la richesse.

De ses dix doigts propriétaire,
Mon père, honnête perruquier,
Aurait pu, par leur ministère,
Devenir aussi financier.
Mais une soif fort importune
Ne lui permettant d'entasser,
Il ne me laissa pour fortune,
Que le talent d'en amasser.

J'étais seigneur d'une boutique,
Plus riche que bien des rentiers,
Quand on fit une république,
Qui fit la barbe aux perruquiers.
Ma main ne fut plus occupée :
Chacun me faisait aviser,
Qu'ayant eu la tête coupée,
Il ne se ferait plus raser.

Ne trouvant plus de barbe à faire,
Je fis le petit potentat ;

Je faisais la paix et la guerre
Et les affaires de l'état.
Je passais une savonnette
Sur les fautes, sur les excès;
Je poudrais plus d'une défaite,
Et faisais mousser les succès.

Enfin la discorde sanglante,
Déménageant de nos cantons,
On me rendit, avec patente,
Le monopole des mentons.
Mais des fatigues diaboliques,
M'attendaient dans les premiers temps;
J'avais à faire à des pratiques,
Une barbe de vingt-cinq ans.

Souvent les maîtres de la terre,
Font, pour se tirer d'embarras,
Ce qu'il conviendrait peu de faire,
Même ce qui ne convient pas.
Exempt de ces soins politiques,
A mon gré je pense et j'agis;
Je ne rase que mes pratiques,
Et ne coiffe que mes amis.

Tandis qu'on renversait les trônes,
Les sceptres et les souverains,

Tandis qu'on brisait les couronnes,
Ma trousse me restait en mains.
De ceci j'ai conclu sans peine,
Qu'il vaut mieux, qu'il vaut mieux cent fois
Tenir le rasoir à main pleine,
Que le sceptre du bout des doigts.

M. J. Boucher de Perthes.

CHANSON ÉPICURIENNE.

air : Chansons, chansons.

Amis, à cette table ronde,
Buvons à la brune à la blonde,
La nuit, le jour.
Fermons la porte à la sagesse,
Et dans notre bachique ivresse
Chantons l'amour.

Parfois dans les champs de Bellone,
L'airain détruit, le fer moissonne
De preux soldats.
Bacchus, ce dieu toujours aimable,

Sait mettre le plaisir à table,
Loin des combats.

Les arts, le théâtre et l'histoire,
Retracent l'immortelle gloire
De fiers guerriers.
Des amours je suis la carrière,
Le myrte, le pampre et le lierre,
Sont mes lauriers.

Un magistrat que l'on révère,
Souvent affecte un air sévère
De gravité.
On peut croire qu'il se possède;
Il feint: car en secret il cède
A la beauté.

Que le savant que l'on renomme,
D'être admiré comme un grand homme
Ait le désir;
Il dit: Deux beaux yeux sont un livre
Charmant, où l'on apprend à vivre,
Pour le plaisir.

Souvent au barreau l'éloquence
Brille et commande le silence,
L'attention;
Mais bien triste est la plaidoirie:

Moi, je préfère douce amie
A Cicéron.

Buffon, en prose noble et pure,
Nous explique de la nature
Tous les secrets.
De la beauté cueillons les roses,
Par les désirs fraîches écloses,
Soyons discrets.

Le navigateur qui voyage,
Peut dans un malheureux naufrage
Perdre le jour.
Amis, tandis qu'il se hasarde,
Ancrons et demeurons en rade,
Au port d'amour.

Toujours disciples d'Épicure,
En vrais amans de la nature,
Chantons Bacchus.
Buvons, et qu'au son de la lyre
Succède l'amoureux délire :
Fêtons Vénus.

M. Flamand.

LES QUATRE SAISONS,

POÈME-CHANSON.

AIR : Les oiseaux sous le vert bocage.

Tous les volumineux ouvrages
Où l'on décrit le cours des ans,
Sont d'emphatiques bavardages
Bien lourds, bien longs, bien assommans.
Prosternez-vous devant ma muse,
Bernis, *Saint-Lambert* et *Thompson*;
Vos poëmes, dont on s'amuse
Sont réduits par elle en chanson.

L'air doux, les oiseaux, la verdure,
Les fleurs, les zéphirs caressans,
Tout en réveillant la nature,
Marquent le retour du printemps;
Alors, on s'évertue, on sème;
Les champs, recouvrent leur beauté,
On a plus de désirs, on aime;
L'ardeur naît avec la santé.

Le blé jaunit, ce doux présage
Comble l'espoir des laboureurs ;
Le soleil brûle, mais l'orage
Calme d'étouffantes chaleurs.
On se baigne, l'on se repose,
On sue, on demeure abrité,
Et l'abeille extrait de la rose
Le miel qu'elle entasse en été.

Sur l'arbre les pêches mûrissent,
Les fruits répandent leur odeur,
Du pampre les feuilles rougissent,
La vigne tourne et prend couleur.
On chasse, on joue, on se promène ;
Thémis fuit, plus tard le jour croît ;
L'air s'épaissit ; le bon Silène
Presse son vin, sourit et boit.

Il pleut, l'aquilon nous lutine ;
Il gèle, à peine voit-on clair ;
On se chauffe ; il neige, on patine,
Près du feu l'on redoute l'air ;
On tisonne, l'ennui consume ;
On danse, on lit romans et vers ;
On se couvre bien, l'on s'enrhume,
Ainsi s'écoulent les hivers.

M. L. T. Gilbert.

MINUIT.

NOCTURNE.

AIR à faire.

J'ENTENDS sonner la douzième heure,
Et dans ma paisible demeure
Le doux sommeil entre sans bruit :
Il est minuit.

L'aiguille, à la course légère,
Dit à la reine, à la bergère :
Profitez du temps qui s'enfuit,
Il est minuit.

Avant de clore la paupière,
La tendresse attire une mère
Vers l'enfant que berce la nuit :
Il est minuit.

Une guitare harmonieuse
Suit une voix mélodieuse
Qui nous enchante et nous séduit :
Il est minuit.

Tout dort la nuit, mais l'amour veille,
Et tandis que l'argus sommeille,
La vierge en secret l'introduit :
Il est minuit.

Amans, vous qui craignez l'aurore,
Demain vous redirez encore
A la volupté qui vous suit :
Il est minuit.

MON VERRE.

AIR du Verre.

L'AMANT chante un brûlant amour
Qu'il fait partager à sa belle ;
Le courtisan chante la cour,
L'époux une épouse fidèle ;
Le laboureur chante la paix ;
Le vétéran chante la guerre,
Un auteur chante ses succès ;
Un buveur doit chanter son verre.

Ce fut en l'an quinze cent deux,
J'ai placé ce fait dans ma tête,

Qu'un de mes illustres aïeux
De mon grand verre fit l'emplette ;
De descendant en descendant,
Il parvint enfin à mon père,
Il m'appartient dans ce moment :
Combien je dois chérir mon verre !

Placé sur la table d'un grand,
Mon verre, à grotesque structure,
Ferait dans un banquet brillant,
Une très-bizarre figure ;
Mais dans mon tranquille logis
Où tout respire la misère,
A table avec quelques amis,
Je fais parade de mon verre.

Lorsque le matin Cupidon,
Qui soumet tout à l'esclavage,
Auprès d'un petit nez fripon,
Dans les chaînes d'amour m'engage,
Je sais, avec fidélité,
Soupirer avec ma bergère ;
Mais l'amour fuit, et la gaîté
Me ramène auprès de mon verre.

Vins excellens de Malaga,
Vins de Chypre et de Malvoisie,

Vins de Bordeaux, vins de Rota,
Tombez dans ma coupe chérie;
Par Bacchus! quel est mon plaisir
Lorsque j'y vide le Madère!
Mais quelquefois, l'on va frémir,
Le Surène a souillé mon verre.

M. Gabriel Vinay.

IL FAUT RIRE.

AIR : Ma tante Urlurette.

Amis, pour combler nos vœux
Chantons des refrains joyeux.
Si le mien peut vous séduire....
Il faut rire
Rire
Et toujours rire,

Quand je fais une chanson,
J'invoque, pour Apollon,
Ce dieu qui ne fait que dire :
Il faut rire, etc.

Quand je suis dans un festin
Je compte au tendron voisin,
Mon tant douloureux martyre...
Il faut rire, etc.

Lorsque le divin Bacchus
Vient m'enivrer de son jus,
Je chante dans mon délire :
Il faut rire, etc.

Que l'amour est enchanteur
Puisqu'il fait notre bonheur.
Sans la femme on ne peut dire:
Il faut rire, etc.

Quand je vais à la Gaîté
Chacun pleure à mon côté,
Tout bas je me mets à dire :
Il faut rire, etc.

Quand un auteur sans esprit
S'en vient faire l'érudit,
Amis, au lieu d'en médire,
Il faut rire, etc.

Qu'on me parle de la mort,
Je réponds bravant le sort,

Oui, chez Pluton j'irai dire :
Il faut rire,
Rire
Et toujours rire.

M. Ch. Verreaux.

LA FIÈVRE DE RHUME.

COUPLETS A MON VIEIL AMI

LE DOCTEUR ******.

AIR : *Je ne veux que votre bonheur.*

Depuis que je suis dans mon lit,
Grâce à la fièvre, grâce au rhume,
Plus d'une fois, de mon réduit,
J'ai fait l'inventaire sans plume.
Dans ma tête crayons, papier,
Phrases, formules grandioses,
Tout s'est trouvé, jusqu'au greffier...
Dans une tête que de choses!

Ma chambre est un palais charmant
Orné des choses les plus belles,

Mes rideaux sont de satin blanc,
Garni des plus riches dentelles;
Les tabourets de mon bureau
Sont des fauteuils d'académie,
Et la rose que j'ai dans l'eau,
C'est le portrait de mon amie.

Une glace de quinze pieds
Remplace mon miroir à barbe;
Mes deux chenets sont deux trépieds
Où brillent l'or et la pantarbe;
Ma modeste montre en argent,
Est une superbe pendule;
Mon escalier, rude et tournant,
Un magnifique vestibule.

Mon pot à l'eau vient du Japon,
Ma cuvette servit à Gnide,
Mon bonnet est fait d'un jupon
Dont se para jadis Armide;
Mes savates sont de Casan,
Ma seringue est d'un morceau d'ambre,
Et c'est du manteau d'un soudan,
Qu'est faite ma robe de chambre.

Ma lyre est celle d'Amphion,
Ma basse est la harpe des bardes,
Ma dague fut à Scipion,
Mes cannes sont des hallebardes.

C'est le poignard de Mahomet
Qui sert à décrotter mes bottes,
Et du turban de Bajazet,
Robert (1) a doublé mes culottes.

On se moque des médecins
Presque autant que des médecines;
Si les premiers sont assassins,
On dit les autres assassines.
En beau ne vois rien à demi,
Vive à jamais la pharmacie !
Mon médecin c'est mon ami,
Et ses remèdes l'ambroisie.

Pourquoi dans la fièvre, docteur
Se croit-il plus riche qu'un prince,
Quand, bien portant, un pauvre auteur
A toujours la bourse si mince?
Mais je vous vois rire déjà;
Suivant votre habile coutume,
Vous allez répondre à cela :
Mon ami, c'est l'effet du rhume.

Si dans ce docte résumé,
Vous avez parlé comme un livre,

---

(1) Nom du tailleur à la mode de Nantes.

Je veux toujours être enrhumé,
D'illusions l'âme sait vivre.
Battez-vous les flancs nuits et jours,
Exercez pour moi votre verve,
Afin de me garder toujours
Deux ou trois rhumes en réserve.

M. G. Menard de Rochecave.

NOUS N'AVONS RIEN A DIRE.

Air de la Vallée de Barcelonnette.

Je voudrais chanter aujourd'hui
Une frivole chansonnette;
Je ne puis que dire à l'appui
  Ce que chacun répète; (*bis*)
Nos joyeux et francs troubadours
Ont tout épuisé sur la lyre:
Après tel auteur de nos jours,
  Je n'ai plus rien à dire. (*bis*)

Le gros Thomas, à sa Fanchon,
Au temps qu'il lui contait fleurette,
Disait le soir à sa façon...
  Ce que chacun répète;

Maintenant, toujours endormi,
Sa femme aimant encore à rire,
Dit, en l'éveillant à demi :
N'as-tu plus rien à dire.

Molière et bien d'autres auteurs
Prenant l'arme du ridicule,
Ont, sur presque tous les docteurs,
Fait tomber leur férule.
Moi j'ai voulu, dans un couplet,
Sur eux tourner une satire :
Après l'action de Mazet
Je n'ai plus rien à dire.

De plusieurs volumes Damis
Voulut enrichir son libraire;
L'œuvre, malgré ses bons amis,
Eut un sort tout contraire.
Pauvre Damis, je plains ton sort,
Mais tes vers m'apprêtent à rire :
Pourquoi veux-tu parler encor?
Tu n'as plus rien à dire.

Amphitryon tout glorieux
Rentrant près de sa chère Alcmène,
Trouve un rival.... quel coup affreux!..
Il en respire à peine :
Il vole aussi prompt que l'éclair,
Pour chanter sa gamme au beau sire;

Je veux toujours être enrhumé,
D'illusions l'âme sait vivre.
Battez-vous les flancs nuits et jours,
Exercez pour moi votre verve,
Afin de me garder toujours
Deux ou trois rhumes en réserve.

M. G. Menard de Rochecave.

NOUS N'AVONS RIEN A DIRE.

Air de la Vallée de Barcelonnette.

Je voudrais chanter aujourd'hui
Une frivole chansonnette;
Je ne puis que dire à l'appui
Ce que chacun répète; (*bis*)
Nos joyeux et francs troubadours
Ont tout épuisé sur la lyre:
Après tel auteur de nos jours,
Je n'ai plus rien à dire. (*bis*)

Le gros Thomas, à sa Fanchon,
Au temps qu'il lui contait fleurette,
Disait le soir à sa façon...
Ce que chacun répète;

Maintenant, toujours endormi,
Sa femme aimant encore à rire,
Dit, en l'éveillant à demi :
N'as-tu plus rien à dire.

Molière et bien d'autres auteurs
Prenant l'arme du ridicule,
Ont, sur presque tous les docteurs,
Fait tomber leur férule.
Moi j'ai voulu, dans un couplet,
Sur eux tourner une satire :
Après l'action de Mazet
Je n'ai plus rien à dire.

De plusieurs volumes Damis
Voulut enrichir son libraire;
L'œuvre, malgré ses bons amis,
Eut un sort tout contraire.
Pauvre Damis, je plains ton sort,
Mais tes vers m'apprêtent à rire :
Pourquoi veux-tu parler encor?
Tu n'as plus rien à dire.

Amphitryon tout glorieux
Rentrant près de sa chère Alcmène,
Trouve un rival.... quel coup affreux!..
Il en respire à peine :
Il vole aussi prompt que l'éclair,
Pour chanter sa gamme au beau sire;

Mais il reconnaît Jupiter,
Il n'a plus rien à dire.

Orgon prit femme à soixante ans,
On dit même des plus gentilles;
La belle, après six mois de temps,
Accoucha de deux filles :
Pauvre Orgon, tu te plains à tort,
Lorsque ta douleur nous fait rire;
Contre les caprices du sort,
Nous n'avons rien à dire.

De ces couplets à ma façon
Quand je viens vous casser la tête;
J'avais l'espoir que ma chanson
Me vaudrait une fête :
L'orgueil trompe le plus subtil,
Je croyais vous faire sourire;
Je vous vois froncer le sourcil,
Je n'ai plus rien à dire.

M. Jules Rolland.

LE REFRAIN TOUT JUSTE,

VAUDEVILLE DIALOGUÉ

entre Momus et l'Auteur.

AIR des Fraises.

MOMUS.

VOTRE air pensif et chagrin,
Mon cher, me tarabuste :
Ne seriez-vous pas en train
De chercher quelque refrain ?

L'AUTEUR.

Tout juste, tout juste, tout juste.

MOMUS.

A l'orteil du vieux *Dupin*
Si la goutte s'incruste,
C'est qu'il a, jeune, à *Crépin*,
Commandé maint escarpin...

L'AUTEUR.

Tout juste, tout juste, tout juste.

MOMUS.

Qu'il est concis à l'excès
 Le latin de *Salluste !*
Nul ne peut, avec succès,
Nous le traduire en français...

L'AUTEUR.

Tout juste, tout juste, tout juste.

MOMUS.

Jadis maint individu
 Obtint l'honneur d'un buste,
Qui, pour n'être pas pendu,
Avait son lot de vertu...

L'AUTEUR.

Tout juste, tout juste, tout juste.

MOMUS.

Quand on n'est ni fortuné,
 Ni savant, ni robuste,
Mieux vaudrait n'être pas né
Qu'être à vivre condamné...

L'AUTEUR.

Tout juste, tout juste, tout juste.

MOMUS.

L'antiquaire a l'œil fixé
Sur sa médaille fruste;
Par lui son siècle est laissé;
Mais il lit dans le passé...

L'AUTEUR.

Tout juste, tout juste, tout juste.

MOMUS.

Luc de son Pomar est vain;
Mais quand on le déguste,
Loin de le trouver divin,
On trouve que c'est du vin...

L'AUTEUR.

Tout juste, tout juste, tout juste.

MOMUS.

Jeunes filles que l'Amour
Avec son arc ajuste,
Loin de fuir, sont dans sa cour,
Briguant le trait tour à tour...

L'AUTEUR.

Tout juste, tout juste, tout juste.

MOMUS.

Pourquoi dit-on que *Titus*
L'emporte sur *Auguste?*
C'est qu'en frondant les abus
Il était brave, et de plus...

L'AUTEUR.

Tout juste, tout juste, tout juste.

MOMUS.

Oh! qu'un vieillard doit souffrir
Quand il plante un arbuste,
Disant : il faudra mourir
Quand je l'aurai vu fleurir...

L'AUTEUR.

Tout juste, tout juste, tout juste.

MOMUS.

Ici je m'arrêterai,
Faute de rime en *uste;*
Mais tu dois me savoir gré,
D'embarras je t'ai tiré...

L'AUTEUR.

Tout juste, tout juste, tout juste.

M. le chevalier DE PIIS.

COUPLETS

CHANTÉS A LA FÊTE DE MADAME ADÉLAÏDE D***,

Par son époux.

AIR de la petite Gouvernante.

Du fleuve agité de la vie
Suivant le cours trop incertain,
Du sort j'éprouvais la furie...
Un ange fixa mon destin :
Dans ma nacelle qu'elle guide,
D'Éole nous bravons l'effort;
Et grâce à mon Adélaïde
Heureux nous arrivons au port.

Ne t'expose plus aux naufrages,
Me dit-elle à notre retour,
Du bord contemplons les orages,
Mettons notre espoir dans l'Amour;
De notre bonheur il décide,
Pour ce dieu vivons désormais;
Crois-en le cœur d'Adélaïde,
Il ne te trompera jamais.

Dès-lors exempt d'inquiétude,
Et me confiant à son cœur,
Je trouvai, dans ma solitude,
Doux repos et parfait bonheur.
Chaque jour, hélas! trop rapide,
Fait naître et comble mes désirs;
Ma vie est, près d'Adélaïde,
Un cercle éternel de plaisirs.

M. P. Béchu.

ON N'EN MEURT PAS.

AIR : Ça n' se peut pas.

Écrivons-nous, par aventure,
Nous sommes heureux qu'Apollon
Nous guide sans mésaventure
Jusqu'au sommet de l'Hélicon;
Mais quand, au bord de l'Hipocrène,
Ce dieu nous fait faire un faux pas,
Auteurs, quelque soit notre peine,
On n'en meurt pas. (*bis*)

Contre les maux de cette vie,
Sachons nous montrer courageux;

Armons-nous de philosophie:
L'homme est-il né pour être heureux?
Si l'intrigue, la jalousie,
S'attachent souvent à nos pas;
Si la fortune nous oublie,
On n'en meurt pas.

« Lise, Dorval a su me plaire;
Près de moi, comme il est pressant!
Je n'ose lui céder, ma chère;
Je redoute quelque accident.
—Ne crains rien, jadis, ma Julie,
Je me suis mise en pareil cas,
Et tu vois bien, ma bonne amie,
Qu'on n'en meurt pas. »

Lorsque votre femme est volage,
Passez-vous la main sur le front;
Époux, il faut avec courage,
Savoir supporter un affront.
En pareil cas, l'homme s'apprête
Des chagrins, s'il fait des éclats;
Et pour avoir un mal de tête,
On n'en meurt pas.

Le bon vin, heureux qui le chante!
Plus heureux encor qui le boit!

Amis, cette liqueur brûlante
Inspire la gaîté, l'accroît:
Savourons ce jus délectable;
Car s'il nous fait, en plus d'un cas,
Tomber ivre-mort sous la table,
On n'en meurt pas.

Applaudissez ma chansonnette,
C'est aujourd'hui mon seul désir,
Quoiqu'elle ne soit pas bien faite,
Vous me ferez toujours plaisir;
Mais, renonçant à l'indulgence,
Si vous me critiquez, hélas!
J'ai du moins pour moi l'assurance
Qu'on n'en meurt pas.

M. G. Menard de Rochecave.

MILLE ÉCUS DE RENTE.

AIR du pot de Fleurs.

Si j'avais mille écus de rente,
En fin gourmet, j'aurais dans mon caveau
Un vin, dont la liqueur brillante,
Viendrait réchauffer mon cerveau.
Pour recevoir l'amitié bienveillante
Il prodiguerait ses rubis...
Mais, hélas! mes pauvres amis, } *bis.*
Je n'ai pas mille écus de rente. }

Si j'avais mille écus de rente,
Ah! je voudrais, ma fidèle Naïs,
Qu'au gré de la mode inconstante,
Tu suivisses tes goûts chéris;
En te parant, ô maîtresse charmante,
Je serais sûr de nos amours...
Naïs, m'aimeras-tu toujours?
Je n'ai pas mille écus de rente.

Si j'avais mille écus de rente,
Je briguerais les faveurs d'Apollon;

Avec ma lyre indépendante
J'irais dans le sacré vallon ;
Peut-être alors qu'une gloire éclatante
Couronnerait mon noble effort...
Mais de Gilbert je crains le sort,
Je n'ai pas mille écus de rente.

Si j'avais mille écus de rente,
D'un Lucullus j'envîrais les destins,
D'amis, une troupe riante
Viendrait embellir mes festins :
Les mets choisis que Beauvilliers invente
Viendraient flatter mes goûts nouveaux...
Adieu Comus et ses fourneaux,
Je n'ai pas mille écus de rente.

Si j'avais mille écus de rente !...
Mais à quoi bon ce frivole souhait !
L'ennui vient : il fuit quand je chante;
J'ai soif : je vais au cabaret.
Pour apaiser l'amour qui me tourmente,
Lise vient m'offrir ses appas ;
Eh ! tout cela ne vaut-il pas
Contrat de mille écus de rente ?

M. Justin C.....ol.

LES FLEURS.

AIR : Ce magistrat irréprochable.

Fleurs, ornemens de la nature,
Par quels charmes doux et puissans
Votre odeur suave et si pure
A toujours captivé nos sens; (*bis*)
Qui n'admirerait ce parterre
Où brillent vos vives couleurs?
Si l'amour habite à Cythère,
Cythère est donc l'île des fleurs! (*ter*)

OEillet, aimable violette,
De vos parfums délicieux
Hébé charge sa cassolette
Pour flatter l'odorat des dieux.
Aussi Vénus préfère-t-elle,
Dédaignant un éclat trompeur,
Pour parer sa tête immortelle,
Aux plus beaux brillans, une fleur.

O ma douce et tendre Julie!
Enlevée au printemps des ans,

Dans chaque fleur fraîche et jolie
Je vois tes attraits séduisans.
En vain tu fus sensible et belle ;
La mort, de son fer destructeur,
Aux vœux de ton amant rebelle,
Te moissonna comme une fleur.

Un preux, de retour de la guerre
Où plein de gloire il combattit,
Regagnait son humble chaumière
D'un pas que l'âge ralentit;
Ah! disait-il, de ma vieillesse
Qui donc calmera les douleurs?
Un fils lui reste, et sa tendresse
Au vieillard offre encor des fleurs.

Fidèle image de la vie,
Fleurs, vous brillez bien peu d'instans,
Vous tombez, jouets de l'envie,
Des noirs frimas et des autans;
Le zéphir qui vous fit éclore,
Plus tard fait pâlir vos couleurs;
Faibles mortels, dès votre aurore,
Votre sort est celui des fleurs!

M. Alphonse Signol.

LA SEMAINE DES TROIS JEUDIS.

AIR : Un jour Lucas dans la prairie.

QUAND le divin jus de la tonne
Cessera de nous enivrer ;
Quand l'hiver viendra dès l'automne
De ses frimas nous accabler ;
Lorsque deux rivaux dans la plaine
Ne deviendront plus ennemis ,
Nous dirons tous : c'est la semaine,
La semaine des trois jeudis.

Lorsque l'impétueux Borée
Viendra pour rafraîchir les fleurs ;
Et lorsque la mourante année ,
Les parera de leurs couleurs ;
Quand les eaux de notre fontaine
Se changeront en vins exquis ,
Nous dirons tous : c'est la semaine ,
La semaine des trois jeudis.

Lorsque nous verrons une belle
Soupirer pour un vieux Caton ;

Quand une jeune jouvencelle
Des modes frondera le ton ;
Quand nous verrons la vieille Hélène
Nous enchanter par un souris,
Disons alors : c'est la semaine,
La semaine des trois jeudis.

Lorsque l'indigent sur la paille
N'envîra plus le sort des grands;
Lorsque dans un jour de bataille
On verra les Français fuyans;
Et quand nous entendrons Climène
Médire tout haut de Paris,
Répétons tous : c'est la semaine,
La semaine des trois jeudis.

M. Bouillet.

MES MALHEURS.

AIR : Je fume, je fume, je fume.

AIMABLES chansonniers du jour,
Dignes enfans chéris des Grâces,
Pour être admis à votre cour
Que ne puis-je suivre vos traces!
Mais hélas! quand mon Apollon
Vient pour m'inspirer quelque ouvrage,
J'écris : ne faisant rien de bon....
J'enrage, j'enrage, j'enrage!

Par un mélodrame fameux
Voulant acquérir de la gloire,
Je pillai ces romans nombreux
Tristes monumens de l'histoire (1).
Un traître, des pleurs, du fracas,
Ne m'assuraient pas le suffrage;
J'avais oublié les combats....
J'enrage, j'enrage, j'enrage!

(1) Les romans historiques.

Mon oncle, âgé de soixante ans,
Voyant venir l'heure dernière,
Sans penser à ses quatre enfans
Me déclara son légataire.
Un sot trompant la faculté,
De drogues prescrivit l'usage
Et lui redonna la santé....
J'enrage, j'enrage, j'enrage!

A trente ans, las d'être garçon,
Je pris une femme jolie,
J'espérais être un vrai Caton,
Et passer doucement ma vie;
Mais hélas! fatal accident,
Après six mois de mariage,
La belle me fit un présent....
J'enrage, j'enrage, j'enrage!

Désormais partageant mes jours
Entre Bacchus et la Folie,
Je veux rendre hommage aux amours
Et narguer la parque ennemie;
Sous la treille chanter gaîment
Bon vin vieux, fillette peu sage;
Mais corbleu je n'ai pas d'argent:
J'enrage, j'enrage, j'enrage!

M. Comédon.

ÉPITHALAME

A DE NOUVEAUX MARIÉS D'UN AGE MUR.

Air : Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.

Quoi ! vous vous mariez !... Tous deux,
Vous êtes donc las d'être heureux ? (*bis*)
Pas de meilleur sort, sur mon âme
Que l'état heureux de garçon ;
Quoi de plus libre qu'une femme
Dans l'âge de discrétion !...
Quoi ! vous vous mariez, etc.

Le mariage est une blouse
Où l'homme tombe comme un sot :
Dès que chez lui vient une épouse
Sa liberté sort aussitôt.
Quoi ! vous vous mariez, etc.

L'époux doit consulter sa femme
Sur le budjet de la maison ;
Trop heureux encor si la dame
Ne lui retranche un pantalon !
Quoi ! vous vous mariez, etc.

Voulez-vous sortir ? la migraine
Surprend madame ; il faut rester.
Voulez-vous rester ? autre scène,
Madame veut se promener.
Quoi ! vous vous mariez, etc.

Si malgré votre peu d'aisance,
Vous vous faites quelques présens,
Les taxant de folle dépense,
Le conjoint vous montre les dents.
Quoi ! vous vous mariez, etc.

Bientôt s'augmente la famille,
Vous voilà père tout de bon :
Que vous vient-il ? c'est une fille,
Lorsque vous vouliez un garçon !
Quoi ! vous vous mariez, etc.

La nourrice et l'apothicaire,
La garde, comme l'accoucheur,
Votre curé, puis votre maire,
Sont témoins de votre bonheur !
Quoi ! vous vous mariez, etc.

Pour leur chatouiller l'épiderme
Vous abandonnez vos ducats ;
C'est souvent au moment du terme
Qu'arrive tout cet embarras.
Quoi ! vous vous mariez, etc.

A ces ennuis d'autres succèdent :
Parfois, fidèles au bon ton,
Des voisins, des amis vous aident
A perpétuer votre nom.
Quoi! vous vous mariez, etc.

A mon savoir qu'on s'en rapporte,
Par tout il m'a fallu passer :
Je veux que le diable m'emporte
Si je voulais recommencer.
Quoi! vous vous mariez, etc.

D'en parler seulement je tremble ;
Ah ! croyez moi, tendres époux,
Pour être toujours bien ensemble
Sitôt unis, séparez-vous !...
Quoi ! vous vous mariez !... Tous deux,
Vous êtes donc las d'être heureux !

M. T. Thibaut.

LA CRÉMAILLÈRE.

Air de la Fanfare de Saint-Cloud.

Ici l'amitié rassemble
Des amis joyeux et francs;
Non pour discourir ensemble
Sur l'État et sur les rangs;
Mais pour faire bonne chère,
Chanter, rire et babiller.
A pendre la crémaillère
Il nous faut tous travailler.

Cette œuvre gastronomique
Veut d'habiles ouvriers,
Pleins d'une ardeur famélique,
Dignes de certains lauriers (1).
Travaillons, point de paresse,
Saisissons nos instrumens;
Et faisons avec vitesse
Agir nos mains et nos dents.

(1) Lauriers-jambons.

Le feu qui dans nos yeux brille
Et nos bachiques transports,
Annoncent que chacun grille
De boire de rouge-bords.
Amis, emplissons le verre,
Buvons et mangeons long-temps;
Soyons pour la crémaillère
Bons buveurs et bons gourmands.

J'aime à l'amoureux ouvrage
Donner aussi mon savoir.
Quand ma maîtresse emménage
J'ai grand soin de son boudoir.
Pour la flatter et lui plaire,
Je place dans ce séjour
Une bonne crémaillère
Forgée au feu de l'amour.

M. Flamand.

Dans ces drames-là, vraiment
La musique est bien placée ;
Sur l'air de *la Fricassée*
Est toujours le dénoûment.
Gai, gai, déchirez-vous, etc.

A mes coqs dans leurs combats,
J'offre ces conseils honnêtes ;
A de plus méchantes bêtes
Je voudrais dire ici-bas :
Gai, gai, déchirez-vous, etc.

A plus d'un sot détracteur,
Plus d'un orgueilleux critique,
A plus d'un noir satirique,
Comme on dirait de bon cœur :
Gai, gai, déchirez-vous,
Pour que l'allégresse
Naisse,
Gai, gai, déchirez-vous,
Et nous applaudirons tous.

M. Ourry.

LES HALLEBARDES.

Air de Julie, ou le Pot de Fleurs.

« Les cœurs volent sur son passage. »
C'est Charles dix! Ses sujets transportés
Se sentent fiers de rendre hommage
Au roi qui veut fonder nos libertés.
Bravant l'obstacle opposé par ses gardes,
La foule accourt pour contempler son roi,
Et Charles dit : « Entre mon peuple et moi
« Je ne veux point de hallebardes ! » (*bis*)

Aux Français consacrant sa vie,
Il comptera ses jours par ses bienfaits;
Et le père de la patrie
Sera l'orgueil, l'amour de ses sujets.
Puissant amour, ah! lorsque tu le gardes,
Quand ses vertus font respecter nos lois,
C'en est assez, et le meilleur des rois
N'a pas besoin de hallebardes.

Loin de nous, flatteur insensible,
Fléau du prince et rebut de l'enfer,

Qui, pour le rendre inaccessible,
Voudrais le voir tout hérissé de fer !
Vil courtisan, c'est en vain que tu fardes,
A sa candeur, l'auguste vérité :
Ne sait-il pas que justice et bonté
Valent mieux que les hallebardes ?

O France ! le roi magnanime
Que pour ta gloire a formé le malheur,
A prononcé ce mot sublime :
« De tout Français la place est sur mon cœur. »
Dieu des héros, qui du ciel nous regardes,
Nous, ses enfans, pour lui prêts à périr,
S'il faut un jour le venger ou mourir,
Tu nous rendras les hallebardes.

Beaux-arts, conservez son image,
Empreinte encor de sa noble bonté ;
Que ses traits vivent d'âge en âge,
Pour la patrie et la postérité !
Gais troubadours, et vous fidèles Bardes,
Dans vos chansons, avec respect nommé,
En célébrant *Charles-le-Bien-aimé*,
N'oubliez pas les hallebardes.

M. Eugène de Pradel.

L'AMOUR

EST LE ROMAN DU COEUR,

ET LE PLAISIR EN EST L'HISTOIRE.

Air de la Cinquième édition.

Quand vous entendrez un amant
Exalter sa délicatesse,
Et dire que le sentiment
Le conduit seul chez sa maîtresse ;
A cette platonique ardeur
Je vous invite à ne pas croire :
« L'amour est le roman du cœur,
« Et le plaisir en est l'histoire. »

D'abord un serrement de main
Suffit, et c'est le bien suprême !...
Puis on voudrait, le lendemain,
Obtenir plus de ce qu'on aime ;
Le désir mène à ce bonheur
Qui seul n'est jamais illusoire :

Qui, pour le rendre inaccessible,
Voudrais le voir tout hérissé de fer !
Vil courtisan, c'est en vain que tu fardes,
A sa candeur, l'auguste vérité :
Ne sait-il pas que justice et bonté
Valent mieux que les hallebardes ?

O France ! le roi magnanime
Que pour ta gloire a formé le malheur,
A prononcé ce mot sublime :
« De tout Français la place est sur mon cœur. »
Dieu des héros, qui du ciel nous regardes,
Nous, ses enfans, pour lui prêts à périr,
S'il faut un jour le venger ou mourir,
Tu nous rendras les hallebardes.

Beaux-arts, conservez son image,
Empreinte encor de sa noble bonté ;
Que ses traits vivent d'âge en âge,
Pour la patrie et la postérité !
Gais troubadours, et vous fidèles Bardes,
Dans vos chansons, avec respect nommé,
En célébrant *Charles-le-Bien-aimé*,
N'oubliez pas les hallebardes.

M. Eugène de Pradel.

L'AMOUR

EST LE ROMAN DU COEUR,

ET LE PLAISIR EN EST L'HISTOIRE.

Air de la Cinquième édition.

Quand vous entendrez un amant
Exalter sa délicatesse,
Et dire que le sentiment
Le conduit seul chez sa maîtresse ;
A cette platonique ardeur
Je vous invite à ne pas croire :
« L'amour est le roman du cœur,
« Et le plaisir en est l'histoire. »

D'abord un serrement de main
Suffit, et c'est le bien suprême !...
Puis on voudrait, le lendemain,
Obtenir plus de ce qu'on aime ;
Le désir mène à ce bonheur
Qui seul n'est jamais illusoire :

« L'amour est le roman du cœur,
« Et le plaisir en est l'histoire ! »

Il m'en souvient, dans mon printemps
Je fus d'abord très-romantique,
Mais un soir, de mes sentimens
L'ardeur devint toute physique;
Depuis ce moment enchanteur
Ce refrain vit dans ma mémoire :
« L'amour est le roman du cœur,
« Et le plaisir en est l'histoire ! »

M. P. H.

LE DISCIPLE DE GRÉGOIRE.

APPEL AUX BUVEURS.

Air de la Contre-danse de la Légère.

Je veux boire : (*bis*)
Francs disciples de Grégoire,
En mémoire
De sa gloire,
Buvons
Tant que nous pouvons.

Que l'atrabilaire sot
Que tout effarouche et blesse,
Partage ma douce ivresse,
En vidant un petit broc.
Je consens à ne plus boire,
Si ce fait n'est pas certain,
Pour chasser son humeur noire
Qu'il chante soir et matin :
Je veux boire, etc.

Tous prêts à s'entr'égorger
Pour maint propos, mainte injure,

Deux amis, je vous le jure,
Ne voudront plus se venger.
Si, pour cartel, dans sa lettre,
L'un des deux, le plus malin,
A le bon esprit de mettre
Ce défi bien plus bénin :
Je veux boire, etc.

Quel supplice plus affreux
Que d'être privé de boire ;
Or, la chose est bien notoire :
Dans la vengeance des Dieux,
Jupiter dit à Tantale :
Je te punis par le bec,
Quoique dans l'onde infernale
Tu diras le gosier sec :
Je veux boire, etc.

Tant il est vrai qu'un luron
Meurt fidèle à sa maxime,
De son désespoir victime,
L'autre jour un biberon
Dit : « Terminons ma misère
Faut avaler le goujon ;
Eh ! bien, que dans la rivière
Je boive encore un gorgeon. »
Je veux boire, etc.

M. Jules Rolland.

L'ARGENT.

AIR : C'est l'amour, l'amour.

C'EST l'argent, l'argent, l'argent,
Que veut le monde
A la ronde,
Car rien n'est plus enrageant
Que d'être sans argent.

Voyez cet homme qui nous crie :
Tout va périr, tout périra.
Seul, je puis sauver la patrie ;
Que l'on m'appelle, et me voilà.
Qu'on me nomme ministre,
Des finances surtout ;
Dès-lors que j'administre
Du mal je viens à bout.
C'est l'argent, etc.

L'amour n'est plus qu'une chimère,
L'homme prend les femmes au poids,
Et de son côté chaque mère
Aux vieux Crésus donne son choix.

Hélas ! Rose jolie,
Ton espoir est déçu :
Qui fait qu'on te marie,
Même avec un bossu ?
C'est l'argent, etc.

Corneille écrivait pour la gloire;
Apollon seul était son Dieu;
Il refusa, nous dit l'histoire,
Cent mille écus de Richelieu.
Ah ! combien ils diffèrent,
Les auteurs de nos jours;
Les pièces qu'ils préfèrent
Sont celles ayant cours.
C'est l'argent, etc.

En proverbe, pour sa misère,
Jadis un peintre était cité :
Si les nôtres font bonne chère
On connaît leur habileté.
Des tableaux, par système,
Ils se font les marchands ;
Le grand David, lui-même,
Les montre pour deux francs.
C'est l'argent, etc.

Ainsi l'argent fait la science,
Ainsi l'argent fait le bonheur.

Dans ce beau siècle de finance,
L'argent donne même l'honneur.
Indigens qu'on méprise,
Pauvres piétons crottés,
Que Plutus vous conduise,
Et vous serez fêtés.
C'est l'argent, l'argent, l'argent
Que veut le monde
A la ronde,
Car rien n'est plus enrageant
Que d'être sans argent.

JE TE PLAINS DE BON CŒUR.

AIR : T'en souviens-tu ?

EH ! quoi, Lubin, tu quittes le village,
Tu vas chercher le fracas des cités ?
—Oui, dans ces lieux, j'use en vain mon bel âge,
Là-bas, je puis marcher aux dignités ;
Comme un fanal leur éclat étincelle.
— Crois-moi, Lubin, ce fanal est trompeur,
Tu veux vers lui diriger ta nacelle...
Fils du hameau, je te plains de bon cœur.

— Aux champs l'amour est triste et monotone,
Et le bonheur n'y brille qu'un moment.
— Mais ce bonheur, la bergère le donne,
Dans les cités, la coquette le vend ;
As-tu de l'or ? — Non, des amis fidèles
M'en offriront...— Ah ! quelle est ton erreur!...
Pauvre, tu veux des amis et des belles...
Fils du hameau, je te plains de bon cœur.

— Si des beaux vers je trouve l'harmonie,
De mes rivaux je prétends triompher.

— Cache plutôt le feu de ton génie,
Trop faible encore, ils pourraient l'étouffer;
Découvre-leur, comme un vaste incendie
Dont rien ne peut maîtriser la fureur,
Car si tu crois décourager l'envie,
Fils du hameau, je te plains de bon cœur.

— Vers les honneurs un jour si je m'élance,
Pour parvenir, je ne veux pas ramper;
Si je m'attache au char de la finance
Pour m'enrichir, je ne veux pas tromper.
— Dans les cités, qu'oses-tu donc prétendre?
Devenir riche en conservant l'honneur,
Et parvenir sans ramper... sans te vendre...
Fils du hameau, je te plains de bon cœur!

Lubin partit... mais bientôt du village
Lubin revint habiter le séjour;
Lorsqu'un berger, de son humeur volage,
Voulait partir, il disait à son tour:
Fils du hameau, de ce champêtre asile
Tu fuis la paix et le calme enchanteur,
Tu vas chercher le bonheur à la ville...
Fils du hameau, je te plains de bon cœur!

M. Adrien Payn.

LE BON HENRI.

AIR de la Chaumière moscovite.

En rois puissans notre histoire est fertile ;
Je suis Français, j'admire leur valeur ;
Mais à mes yeux Henri seul en vaut mille,
Car il joignit au courage un bon cœur.
C'est ce héros que je chante aujourd'hui :
Vive à jamais le nom du bon Henri !

Au dieu d'amour comme au dieu Mars fidèle,
De tous les deux il obtint les faveurs ;
Et cette main qui pressait Gabrielle,
Portait le fer si fatal aux ligueurs.
Amans, guerriers, répondez à mon cri :
Vive à jamais le nom du bon Henri !

Dans les palais ainsi que sous le chaume,
Noble sans fard, simple avec dignité,
Ce n'était pas le rang, mais toujours l'homme
Que protégeait son active bonté ;
Chante, Français, ô toi qu'il a chéri :
Vive à jamais le nom du bon Henri !

Des courtisans la troupe méprisable,
Dans son grand cœur ne put avoir accès.
Quoiqu'il fût prince, un ami véritable
A partagé ses revers, ses succès;
Nous l'apprenons de son brave Sully,
Vive à jamais le nom du bon Henri!

Amans, buveurs et soldats intrépides,
Pour célébrer dignement ses hauts faits,
Vous, que toujours l'honneur rassemble et guide,
De ce vieux vin arrosez mes couplets;
Et répétons ce refrain favori:
Vive à jamais le nom du bon Henri!

M. P. H.

C' N'EST PAS

TOUS LES JOURS FÊTE.

AIR du Pas redoublé.

MA femme vient de s'absenter
Pour toute une quinzaine,
Ma muse vient me visiter :
Ah ! pour moi quelle aubaine !
En un seul jour tant de faveurs !
Oh ! j'en perdrai la tête.
Pour les maris et les auteurs,
C' n'est pas tous les jours fête.

De Paul c'est la fête aujourd'hui ;
Femme, amis, tout s'empresse ;
Chacun n'a des yeux que pour lui
Dans ce jour d'allégresse.
Bal, vers, surprise, *et cœtera*
Rendent l'œuvre complète...
Mais demain c'est Paul qui paîra,
C' n'est pas tous les jours fête.

Damis, par l'amour éprouvé,
Épouse une Lucrèce,
Et près d'elle il a retrouvé
Un retour de jeunesse.
La belle à l'aider de son mieux
Le lendemain s'apprête :
« Bonsoir, dit l'époux soucieux,
C' n'est pas tous les jours fête. »

L'artisan, très-peu prévoyant,
Lorsque vient le dimanche,
Fait sauter, avec son argent,
La bouteille et l'éclanche.
Puis, le lundi, d'un mets frugal
Que la faim seul apprête,
Il s'arrange tant bien que mal,
C' n'est pas tous les jours fête. »

Mais réjouissons-nous, Français,
Un nouveau jour va luire;
Au bonheur de tous ses sujets,
Charles saura suffire.
Du Béarnais déjà le mot
En tous lieux se répète :
Nous aurons tous la *poule au pot*,
Ce s'ra tous les jours fête.

M. E. Héreau.

RÉPONSE AUX COQUETTES.

Air : Des Coquettes chacun se plaint.

Est-ce à tort qu'un amant se plaint,
Lorsqu'il rencontre une coquette ?
En vain dans ses beaux yeux il guette
L'aiguillon dont il est atteint.
Pourquoi tant d'art pour déguiser votre âme,
Mesdames ? lorsqu'un doux aveu
Pourrait si bien rassurer notre flamme,
Nos chagrins sont pour vous un jeu.

L'esprit, la beauté, les talens,
Charment un amant en délire ;
Pourtant un cœur où l'on peut lire,
Près de vous le tient plus long-temps.
S'il est aimé, son bonheur est extrême,
D'autres ne sauraient le charmer,
Mais au contraire, il quitte à l'instant même
Celle qu'il ne peut enflammer.

La novice, dont la fraîcheur
Peut le disputer à la rose,

Est une fleur à peine éclose,
Qui répand partout son odeur;
Mais la coquette avec ses artifices,
Se couvrant d'un masque imposteur,
En se fardant peut nous cacher les vices
De ses traits, mais non de son cœur.

M. Jules Rolland.

LE DANGER DES PAPILLOTTES,

CONTE ANECDOTIQUE.

Sans en prévoir la conséquence,
Du billet d'un amant heureux
Lise avait fait, par imprudence,
Papillottes pour ses cheveux.
Soudain son mari, qui s'apprête
A donner un baiser d'époux,
Lit un rendez-vous sur sa tête,
Et l'amour fait place au courroux.
Puis, dans la fureur qui l'enflamme,
Arrachant cheveux et papier,

Il se dit : le chef de ma femme,
Pour le mal du mien doit payer.
Vous, qui jamais ne fûtes sottes,
Jeunes épouses de Paris,
Faites de ces billets chéris,
Tout... excepté des papillottes.

COUPLETS

CHANTÉS A MADAME ***

LE JOUR DE SA FÊTE,

Par une jeune demoiselle de ses amies, dont elle avait fait l'éducation.

Air : J'ai vu partout dans mes voyages.

Quel plaisir ! ô joie infinie !
Je suis au comble du bonheur,
De te fêter, bien tendre amie,
Toi, que j'aime de tout mon cœur.
Quand ton amitié délicate
Augmente pour moi chaque jour,
Mon âme, qui n'est point ingrate,
La paie du plus doux retour. (*bis*)

Faisant naître en moi dès l'enfance
Le respect, l'amour, en tout temps,
Pour les auteurs de ma naissance,
Tu m'inspirais tes sentimens.
Lorsque j'entrai dans ma jeunesse,
Tu m'éclairas de tes avis :
C'étaient des leçons de sagesse,
Que pour mon bonheur je suivis.

M'appliquant à me bien conduire,
Ton seul exemple me l'apprit;
Et, dans l'âge où l'on put m'instruire,
Tu pris soin d'orner mon esprit.
J'obtins encor de ta tendresse
Un témoignage plus flatteur :
Avec quelle délicatesse
Sur le tien tu formas mon cœur!

Combien sous les yeux, pour modèle,
Je fus heureuse de t'avoir,
Pour que ton amitié fidèle
Me fît connaître mon devoir!
Mais, je t'en donne l'assurance,
Dans mon cœur gravée à jamais,
La plus vive reconnaissance
Sera le prix de tes bienfaits.

COUPLET

EN RÉPONSE A CEUX CI-DESSUS.

Même air.

De ton amitié, chère Adèle,
Je sens tout le prix en ce jour;
Et mon émotion est telle,
Que je puis à peine, à mon tour,
T'exprimer avec assurance
Le plaisir qu'éprouve mon cœur :
Touché de ta reconnaissance,
Elle est pour lui le vrai bonheur.

M. D.

UN PEU D'AIDE FAIT GRAND BIEN.

AIR : On n'est pas plus heureux qu' ça.

Me creusant en vain la tête
Pour déterrer un sujet
Plein de finesse, et qui prête
Matière à plus d'un couplet,
Je ralentissais mon zèle,
Lassé de ne trouver rien,
Quand soudain je me rappelle
Qu'un peu d'aide fait grand bien. (*bis*)

Appréciant cet adage,
Combien ne voyons-nous pas
De femmes en faire usage,
Pour conserver leurs appas ?
Du carmin, de la céruse,
Employant l'heureux moyen,
Leur beauté jamais ne s'use...
Un peu d'aide fait grand bien.

Lorsque auprès des inhumaines,
Pour désarmer leur rigueur,

Vous déroulez de vos peines
Le tableau rempli d'horreur,
D'abréger votre martyre,
Amans, il est un moyen :
Déroulez un cachemire....
Un peu d'aide fait grand bien.

Pour réussir à la scène,
Plus d'un auteur aujourd'hui
Dédaigne de Melpomène
Et le secours et l'appui ;
Dans la *clique* de la *claque*
Il trouve un meilleur soutien,
Pour repousser toute attaque....
Un peu d'aide fait grand bien.

Voulant trouver un remède
A ses maux, à sa douleur,
Certain malade, à son aide,
Fait appeler un docteur ;
Aussitôt, ne vous déplaise,
L'élève de Galien,
L'envoie au Père-Lachaise...
Un peu d'aide fait grand bien.

Des faveurs de l'hyménée
Certain mari n'usant pas,

Sa femme était désolée
De voir flétrir ses appas ;
Pour alléger sa souffrance,
Le voisin trouve un moyen...
Honni soit qui mal y pense,
Un peu d'aide fait grand bien.

Par sa chanson trop légère,
Si l'auteur, en ce moment,
Peut parvenir à vous plaire,
Messieurs, il sera content ;
De son talent la faiblesse
Réclame votre soutien :
Quand on est dans la détresse,
Un peu d'aide fait grand bien.

M. Chapuzot.

ISNELLE.

ROMANCE.

Oscar, ne te plains pas d'Isnelle,
Ne te plains pas d'elle, ô guerrier;
Oscar, ton amante est fidèle
A ton glaive, à ton bouclier.
Courbé sous la main étrangère,
N'attends pas un tendre retour;
Quand tu disais le chant de guerre,
Elle disait le chant d'amour.

Près de la tombe de ton père
Ne déplore plus tes malheurs,
Cesse de pleurer ta misère
Quand l'étranger rit de tes pleurs.
Lève ton front de la poussière,
Que le vainqueur tremble à son tour;
Oscar, redis le chant de guerre:
Je redirai le chant d'amour.

Oscar, l'avenir te regarde,
Écoute, entends-tu ces accords?

Oscar, c'est la lyre du barde
Prête à célébrer tes efforts.
Sur la colline solitaire
Je t'attends à la fin du jour;
Tu rediras le chant de guerre,
Je redirai le chant d'amour.

M. Boucher de Perthes.

MON AMBITION.

Air de la Robe et les bottes.

L'ambition est nécessaire,
Pourtant modérons ses accès;
Moi, vers les grandeurs de la terre,
Mes vœux ne se tournent jamais.
L'opulence est trop éphémère,
Et je dédaigne ses lambris;
Mais mon désir le plus sincère,
C'est d'être aimé de mes amis.

Lorsque je suis auprès d'Ismène,
Quand je vois ses attraits naîssans,
Dieu! quelle ambitiou soudaine,
S'empare à la fois de mes sens!

Que de charmes !.. oui, mais la gaze
En cache d'autres à mes yeux...
Je la soulève... ô douce extase !
Quel plaisir d'être ambitieux !

Mon ambition se réveille,
Lorsque j'entends de francs lurons,
Vidant mainte et mainte bouteille,
Me dire : assieds-toi là, trinquons;
A Bacchus, lorsque je m'installe,
Je fais cette invocation :
Donne-moi la soif de Tantale,
C'est là ma seule ambition.

Je suis postulant à Cythère,
Mais bientôt, comblant mes désirs,
L'Amour m'accordera j'espère,
Pour appointemens les plaisirs;
Pour payeur j'aurai ma Lisette,
Et la belle, dans tous les temps,
Aura des fonds dans sa cassette
Pour payer mes appointemens.

Quand j'aurai fermé la paupière,
Si je vais au sombre manoir,
Pluton, écoute ma prière,
Ah! daigne combler mon espoir !

S'il faut rôtir, que ce soit proche
De ceux qu'ici-bas je chéris,
Enfin que je sois à la broche
Entre ma belle et mes amis.

M. Adrien Payn.

IL NE FAUT PAS DIRE : FONTAINE,

JE NE BOIRAI PLUS DE TON EAU.

Air du Ballet des Pierrots.

En vain j'entends dire à la ronde
Qu'un malheur ne vient pas deux fois;
L'Être qui dispose du monde
Nous gouverne tous à son choix.
Tel qui s'est tiré de la peine
Demain y sera de nouveau.
Il ne faut pas dire : *fontaine*,
Je ne boirai plus de ton eau.

Pourtant le fleuve de la vie
Ne se traverse qu'une fois;
Croire autrement serait folie,
Au moins d'après ce que je vois.

Lorsque la camarde sans gêne
Enverra Caron en bateau,
Nous pourrons dire : adieu *fontaine*,
Je ne boirai plus de ton eau.

Chacun de vous connaît ma belle,
Elle s'abreuve chaque jour
A cette source qu'on appelle
La source du fleuve d'amour;
Et toujours lorsque je l'y mène
« J'y prends goût, » répète Isabeau.
Elle n'a jamais dit : *fontaine*,
Je ne boirai plus de ton eau.

Damon, auteur de mélodrames
Ignorés faute de succès,
Prétend que par plusieurs beaux drames
Il veut se venger des sifflets;
Mais le public, à perdre haleine
Siffle chaque ouvrage nouveau;
Il ne faut pas dire : *fontaine*,
Je ne boirai plus de ton eau.

Chaulieu, Lafare, à l'Hipocrène
Se sont abreuvés bien des fois;
Mais pour moi de cette fontaine
Je suis encor loin, je le vois.

Ils y buvaient à tasse pleine,
J'y bois avec un chalumeau;
Et je puis bien dire : *fontaine*,
Ah! que je bois peu de ton eau.

M. Robert-de-Rigoulène.

LES ÉPICURIENS.

Air : Elle aime à rire, elle aime à boire.

Fi du sot qui se formalise
De nos vers et de nos propos,
Et qui préfère au bruit des pots,
Des chants remplis de mignardise!
Du Caveau petits citoyens,
Nous qu'un couplet mène à la gloire,
Prouvons par nos chansons à boire
Que nous sommes épicuriens.

Afin qu'un bonheur profitable
Vienne embellir notre châlit,
A gauche ayons Vénus au lit,
A droite ayons Bacchus à table.

Prenons-les tous deux pour soutiens,
Et tâchons, partisans des treilles,
Qu'on juge au vide des bouteilles,
Que nous sommes épicuriens.

Vieux tendrons et piquantes filles,
Pour fêter vos divins appas,
Quand l'âge viendra sur vos pas
Nous irons avec des béquilles.
Malgré le temps il faut, vauriens,
Après d'amoureuses batailles,
Qu'on voie, à la rondeur des tailles,
Que nous sommes épicuriens.

De par Clothon quand Esculape
Mes amis viendra, pour toujours,
Du dernier banquet de nos jours,
Sans regrets déchirer la nappe;
Non moins contens, non moins vauriens,
Courons gaîment au sombre empire,
Et prouvons-lui par un gros rire
Que nous sommes épicuriens,

M Ch. Hubert.

LE TROUVÈRE.

AIR d'une contre-danse nouvelle.

TROUBADOUR, vaillant guerrier,
Je suis un convive aimable,
Au myrte ainsi qu'au laurier
Je suspends mon bouclier.

Auprès des bosquets de Cythère,
Je dépose mon cimeterre,
Et vais adorer ma bergère,
A l'ombre d'un feuillage épais.
Là j'offre à la déesse,
Qui vit au sein de la mollesse,
Au milieu de l'ivresse,
L'encens de ses attraits.
Troubadour, vaillant guerrier, etc.

S'il faut m'élancer dans l'arène,
Toujours vainqueur on me ramène,
Je suis couronné de la reine
Qui fait l'ornement des tournois;

L'Amour rit de ma gloire,
Et va publier ma victoire
Au temple de mémoire
Où brillent mes exploits.
Troubadour, vaillant guerrier, etc.

Si, conduit près d'un bois sauvage,
J'entends l'opprimé qu'on outrage,
Implorer mon bras, mon courage,
Je pars et vole à son secours;
Si parfois ma patrie
M'appelle : à cette voix chérie
Je cours offrir ma vie,
Et prodiguer mes jours.
Troubadour, vaillant guerrier, etc.

J'aime ce châtelain traitable,
Qui m'offre d'un vin délectable;
J'accorde ma lyre à sa table,
Et je célèbre le festin;
Là le joyeux Trouvère,
Emplit, vide et remplit son verre,
Puis va près de Glycère
Défier le chagrin.
Troubadour, vaillant guerrier, etc.

Déjà maint sévère critique
A formé mon panégyrique,

Et sa bouche, en style ironique,
A chassé loin d'elle ces mots :
« Le troubadour s'arroge,
« Le droit de faire son éloge. »
Mais Momus me subroge,
Et fait dire aux échos :
Troubadour, vaillant guerrier,
C'est un convive admirable,
Au myrte ainsi qu'au laurier
Il suspend son bouclier.

M. A. P. Duponchel.

COUPLETS

A JOSÉPHINE DUCHESNOIS,

Pour le jour de sa fête.

AIR : Trouverez-vous un parlement.

OFFRIR des fleurs à Duchesnois
C'est en offrir à Melpomène ;
Et quelle autre que Duchesnois
Fait plus d'honneur à Melpomène ?
Partout j'entends à Duchesnois
Donner le nom de Melpomène ;
Et croyant fêter Duchesnois
Je fête aujourd'hui Melpomène.

Ami de notre Duchesnois,
Admirateur de Melpomène,
Je ne connais que Duchesnois
Pour faire briller Melpomène.
Reine, dans son art, Duchesnois
Tient le sceptre de Melpomène,
Et, reine des cœurs, Duchesnois
En gagne autant que Melpomène.

M. D.

ROBERT

ROMANCE.

Les preux avaient posé le glaive,
Fatigué Robert sommeillait ;
Soudain il s'éveille, il se lève,
Il frémit, un spectre parlait.
Robert, disait l'ombre plaintive,
Le cours du fleuve est incertain,
Adieu, Robert, sur l'autre rive
Nous nous verrons demain.

En vain appelant l'espérance
Ta main saisit ton bouclier,
Ici la cuirasse, la lance,
Ne préservent pas le guerrier.
Regarde l'onde fugitive,
Tu voudrais l'arrêter en vain ;
Adieu, Robert, sur l'autre rive
Nous nous verrons demain.

Comme toi j'ai bravé l'orage,
J'ai ri de la fureur des flots,
J'ai dit, en quittant le rivage :

La vague épargne le héros.
Mais le temps fuit, la barque arrive
Au lieu marqué par le destin ;
Adieu, Robert, sur l'autre rive
Nous nous verrons demain.

BOUCHER DE PERTHES.

UNE VISITE A MOMUS,

OU

MA GAITÉ RETROUVÉE.

AIR : J'aime les amours qui toujours

AH ! je vous revois,
Francs grivois,
Et de gaîté
Je me sens transporté :
Je puis donc, à mon tour,
Dans ce jour,
Entonner un *oremus*
A Momus.

Jouet d'un esprit ennemi,
Mon Apollon fut long-temps endormi,

Les abus naissaient sous mes pas !
Je les voyais. . et ne les frondais pas !
Mais je vous revois, etc.

L'ennui me suivait au festin,
Sans m'animer je sablais un bon vin :
Sur mon cerveau l'Aï mousseux
N'opérait point un charme plus heureux.
Mais je vous revois, etc.

Au bal, courtisant la beauté,
Je paraissais l'air rêveur, attristé:
Si je tentais un compliment,
Je me perdais dans le froid sentiment.
Mais je vous revois, etc.

Dans l'onde, à l'instar de l'Anglais,
J'allais du spleen abréger les accès :
Un gai luron passe... et j'entends :
« Quand on est mort, ami, c'est pour long temps »
Mais je vous revois, etc.

A l'art d'un jeune médecin
Je confiai mon état, mon chagrin :
Fidèle aux principes nouveaux,
Il m'ordonna la sangsue et les eaux.
Mais je vous revois, etc.

Au mépris de la faculté,
De voir Momus enfin je fus tenté :
J'entre dans son temple divin...
Et dès le seuil, je chantais ce refrain :
Ah je vous revois,
Francs grivois,
Et de gaîté
Je me sens transporté :
Je puis donc, à mon tour,
Dans ce jour,
Entonner un *oremus*
A Momus.

M. Casimir Josselin.

LES EXTRÊMES.

Air : Oui, ce bas monde est une comédie.

Tout est extrême, hélas! en cette vie,
En tous les temps, en tout genre, en tout lieu,
Cesserons-nous d'encenser la folie?
Parviendrons-nous à garder le milieu?

Mons Harpagon sur son trésor nuit et jour veille,
De ses haillons sans cesse il couvre ses louis;
Sous les lambris, Forlis quand il s'éveille,
Mange son bien, celui de ses amis.
Un malheureux que le besoin accable,
Sur le pavé meurt d'inanition;
Mondor chez lui met quatre fois la table,
Et meurt enfin d'une indigestion.
Tout est extrême, etc.

Sur un sofa, l'adroite et fausse Célimène
De mille amans se joue au gré de son désir;
La douce Emma connaît l'amour à peine
Que son *ami* la livre au repentir.

Devant Potier la foule rejouie
Se tient le ventre ou claque ses lazzis,
A l'opéra comme à l'Académie ;
Nous ne voyons que des gens assoupis.
Tout est extrême, etc.

Au temps jadis, par mille drogues reconnues,
La faculté secourait un agonisant ;
Pour tous nos maux aujourd'hui les sangsues
Sont à ses yeux un remède puissant.
Grétry, Méhul, én vain vous sûtes plaire,
Votre mérite est tombé dans l'oubli,
Nous adorons une lyre étrangère,
Notre inconstance élève Rossini.
Tout est extrême, etc.

En déjeûnant, je me livre à la politique :
Tout va fort bien, me dis-je en fermant mon journal
Avec le sien mon voisin me réplique :
Je n'obtiens rien ! ah ! mon cher, ça va mal.
Charle, à vingt ans, choisit pour ménagère,
Vieille baronne au petit chien grognon ;
Géronte, las d'être célibataire,
A soixante ans prend un jeune tendron.
Tout est extrême, etc.

Jadis la mère à ses filles disait : mes belles,
Par le travail on arrive au suprême bien ;

Mais aujourd'hui toutes ces demoiselles
Ont des talens qui ne mènent à rien.
Modeste, instruit, Auguste sollicite
L'emploi qu'en vain il espère obtenir,
Un lourd Midas, dont l'or fait le merite,
Rampe, se courbe et sait y parvenir.
Tout est extrême, etc.

Dans le Marais, on est d'une sagesse extrême,
On dort la nuit, on se lève de grand matin,
Vous rentrez tard, vous vous levez de même,
Si vous logez dans le quartier d'Antin;
L'Anglais cédant à sa peine profonde,
Se pend, se noie, achève son destin;
Le Français rit des maux de ce bas monde,
Armé du verre et d'un joyeux refrain.

Tout est extrême, hélas! en cette vie,
En tous les temps, en tout genre, en tout lieu,
Cesserons-nous d'encenser la folie?
Parviendrons-nous à garder le milieu?

M. T. Thibaut.

ON NE DIT PAS CE QUE L'ON PENSE,

ON NE PENSE PAS CE QU'ON DIT.

Air : Au bruit d'une fade musique.

Puisque dans le siècle où nous sommes,
Entre soi l'on veut s'abuser :
Que le dessein de tous les hommes
Est de vouloir en imposer,
Pour acquérir cette science,
Qui donne souvent grand crédit,
« On ne dit pas ce que l'on pense,
« On ne pense pas ce qu'on dit. »

Qu'une femme jeune et coquette,
Persuade à son vieux mari,
Que seul il a fait sa conquête,
Que toujours il sera chéri;
Qu'elle est heureuse en sa présence...
De suite, il me vient à l'esprit,
« Qu'on ne dit pas ce que l'on pense,
« Qu'on ne pense pas ce qu'on dit. »

Qu'un avocat, à l'audience,
Plaide la cause d'un Normand,
Qu'il proclame avec assurance
La probité de son client;
Qu'il étale son éloquence,
Pour des juges capter l'esprit,
« Il ne leur dit pas ce qu'il pense,
« Il ne pense pas ce qu'il dit. »

Sur le jeûne et la tempérance
Qu'un chanoine fasse un sermon,
Qu'un gourmand vante l'abstinence,
Qu'un noble rabaisse son nom;
Qu'un libertin par la constance
Dise qu'il fut toujours séduit :
« On ne dit pas ce que l'on pense,
« On ne pense pas ce qu'on dit. »

Quand à quinze ans une fillette
Prétend ne pas vouloir d'amant,
Et qu'au dieu d'amour, qui la guette
Son cœur se dit indifférent;
D'ajouter à cela croyance,
En erreur on serait induit :
« Car on ne dit pas ce qu'on pense,
« On ne pense pas ce qu'on dit. »

Qu'un Français, amant de la gloire
Dise redouter les combats;

Que les palmes de la victoire,
Pour lui n'ont jamais eu d'appas;
Qu'il ne peut souffrir la vaillance,
Pressé par le danger qu'il fuit....
« On ne dit pas ce que l'on pense,
« On ne pense pas ce qu'on dit. »

N'ambitionnant pas l'avantage
De vous plaire par mes couplets,
Je dirai que votre suffrage
Pour moi, messieurs, n'a pas d'attraits;
De cela ne prenez offense,
Mais gravez bien dans votre esprit:
« Qu'on ne dit pas ce que l'on pense,
« Qu'on ne pense pas ce qu'on dit. »

M. Chapuzot.

CHANT D'UN CONVALESCENT.

Air : Muse des jeux et des accords champêtres.

Mes bons amis, la triste maladie
Vient accabler mes sens appesantis,
Les noirs soucis et la mélancolie
Loin de mon cœur ont chassé jeux et ris;
Et de la voix le séduisant organe
Ne rend déjà qu'un son plaintif et sourd;
Vit-on jamais un buveur de tisane
Fêter Comus, et le vin et l'Amour ?

Dans un banquet où Comus se signale,
Quoi, me placer comme aux jours de santé!
Vous voulez donc que, moderne Tantale,
Tout trompe, hélas ! ma folle avidité;
Du dieu des mets éloignez un profane,
A ses fourneaux que ferai-je en ce jour ?
Vit-on jamais, etc.

Cesse tes jeux, ô gentille Rosette!
Ménage-moi dans ta vive gaîté,

Lorsque tes yeux provoquent ma défaite,
Mes sens muets lassent ta volupté;
Ton ris malin me dépite et me damne,
Quand je ne puis te payer de retour;
Vit-on jamais, etc.

Le dieu Bacchus vient m'offrir une grappe,
Tout rayonnant j'accours pour la saisir;
Mais prudemment mon sévère Esculape
Vient m'arrêter au moment de jouir :
Au doux nectar à succédé la *manne*,
Plein de *séné* que puis-je en ce séjour?
Vit-on jamais, etc.

Mais il est temps que ma chanson finisse;
J'ai su troubler vos délirans propos;
D'un triste chant, amis faites justice,
Et reprenez vos jeux et vos grelots :
Quand après vous modestement je glane,
Laissez gémir un pauvre troubadour,
Vit-on jamais un buveur de tisane
Fêter Comus, et le vin et l'amour?

M. Justin C..ol

DE LA GAITÉ.

Air : Tout doucement.

De la gaîté,
De la gaîté,
Allons, amis, qu'on sache rire;
Vainement chacun se déchire,
Puis chacun en semble attristé;
On est maîtrisé par l'envie,
Donnons plutôt à cette vie
De la gaîté,
De la gaîté.

De la gaîté,
De la gaîté,
Tâchez de découvrir la source,
Vous à qui mon cœur et ma bourse
S'offriraient encor sans fierté.
Rigidité jusqu'à l'extrême,
N'est pas, ce me semble, un système
De la gaîté,
De la gaîté.

De la gaîté,
De la gaîté,
Laissez là ce désir frivole,
Qui vous fait chercher au Pactole,
L'or que roule un sable agité.
En courant l'aveugle fortune,
Vous perdez la route commune
De la gaîté,
De la gaîté.

De la gaîté,
De la gaîté,
Amans qui vivez d'espérance,
En soupirant votre romance
Vous faites fuir la volupté.
L'Amour ne veut point de faiblesse
Montrez donc avec hardiesse
De la gaîté,
De la gaîté.

De la gaîté,
De la gaîté,
Aujourd'hui le bon goût s'exile;
Les drames ont, cher Vaudeville,
Sur toi certaine primauté.
Doit-on pleurer quand on s'amuse?
Le public bâille, on lui refuse
De la gaîté,
De la gaîté.

De la gaîté,
De la gaîté,
Quand même nous serions quarante,
Loin de dormir ici l'on chante,
Au plaisir on est exhorté.
Notre académie est la table,
Au lieu d'eau la liqueur aimable
De la gaîté,
De la gaîté.

M. Ph. Vionet.

CE QUE JE VOUDRAIS VOIR.

Air de Calpigi.

Le pied mignon de ma Céline,
Ses bras et sa taille divine,
Ses yeux, écueil de la vertu,
Voilà, voilà ce que j'ai vu. (*bis*)
Ce qu'ici ma muse pudique
N'ose nommer, mais qu'elle indique,
Et ce que cache un long mouchoir,
Voilà ce que je voudrais voir. (*bis*)

L'intrigue et l'envie et l'usure,
Et l'égoïsme et l'imposture,
Bref, le mal partout répandu,
Voilà, voilà ce que j'ai vu.
La paix, l'amitié, la franchise,
La vérité chez nous admise,
Même aux rois, offrir son miroir,
Voilà ce que je voudrais voir.

Des créanciers, pleins d'arrogance,
Prendre effrontément la licence
D'exiger ce qui leur est dû,
Voilà, voilà ce que j'ai vu.
Des gens, pleins de philanthropie,
Prêter, sans avoir la manie
De dire : rendre est un devoir,
Voilà ce que je voudrais voir.

Le mauvais goût prendre la place
Et du génie et de la grâce,
Sur plus d'un théâtre connu,
Voilà, voilà ce que j'ai vu.
Des ouvrages comme *Mérope*,
Athalie et *le Misanthrope,*
Où l'âme se sent émouvoir,
Voilà ce que je voudrais voir.

De petits rimeurs à la rose
(Du fait, moi je sais quelque chose),

Souvent n'avoir pas un écu,
Voilà, voilà ce que j'ai vu.
Le Pactole vers l'Hipocrène,
Rouler sa vase souveraine,
Plutus au Parnasse s'asseoir,
Voilà ce que je voudrais voir.

Au lieu de l'oubli des offenses,
Quelques gens prêchent les vengeances;
Grâce à leurs soins le trouble accru,
Voilà, voilà ce que j'ai vu.
Du fleuve d'oubli l'eau captive,
Parvenant à franchir sa rive,
Nous inonder de paix, d'espoir,
Voilà ce que je voudrais voir.

M. Adrien Payn.

SUIVEZ MON EXEMPLE.

Air : Tonton, tontaine, tonton.

A jeune et fraîche bergerette
Je caresse bouche et menton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton;
Je chiffonne sa collerette
Pour prendre une rose, un bouton....
Tonton, tontaine, tonton.

Froids amans, suivez mon exemple,
Soyez de feu près d'un tendron,
Tonton, tonton, tontaine, tonton;
L'Amour vous ouvrira son temple,
Si vous parlez d'un joli ton,
Tonton, tontaine, tonton.

Dans un repas, buveur solide,
Je bois par minute un flacon,
Tonton, tonton, tontaine, tonton;
A table la gaîté préside,
Je me ris du qu'en dira-t-on,
Tonton, tontaine, tonton.

Buveurs d'eau, suivez mon exemple,
Que Bacchus soit votre patron;
Tonton, tonton, tontaine, tonton;
Sachez que la cave est le temple
Où brilla le joyeux Piron;
Tonton, tontaine, tonton.

Franc chansonnier, moi je préfère
Refrain piquant à lourd sermon,
Tonton, tonton, tontaine, tonton;
Chez Momus on ne prêche guère
Que sur les plats, sur la chanson;
Tonton, tontaine, tonton.

Romanciers, suivez mon exemple,
Changez et de genre et de ton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton;
Vos larmes vous ferment le temple
Du bon goût et de la raison;
Tonton, tontaine, tonton.

Amis, quelque jour, je l'espère,
J'irai voir le sombre Pluton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton;
La mort et sa vieille rapière
Ne me causent aucun frisson...
Tonton, tontaine, tonton.

M. Sirven (de Perpignan).

L'USAGE DE CE MONDE.

Air : La femme de mon procureur (de la Bonne aubaine).

Quittant pour un procès maudit
  Sa Villette natale,
Thomas veut montrer son esprit
  Dans cette capitale :
Mais de sa bonhommie, hélas !
  On se moque à la ronde...
    Pauvre Thomas
    Ne connaît pas
  L'usage de ce monde.

Thomas se présente au palais
  Sans crainte qu'on le gruge,
Et prétend gagner son procès,
  Sans avoir vu le juge.
Sur le bon droit, en pareil cas,
  Tout son espoir se fonde...
    Pauvre Thomas

Ne connaît pas
L'usage de ce monde.

Au théâtre il voit réussir
Un très-mauvais ouvrage :
Je ne puis, dit-il, définir
Cet aveugle suffrage ;
Je vois tout le parterre, hélas!
Applaudir à la ronde...
Pauvre Thomas
Ne connaît pas
L'usage de ce monde.

S'extasiant sur la beauté
De plus d'une coquette;
Ah! (dit Thomas tout enchanté,
En prenant sa lorgnette)
Quelle fraîcheur et quels appas
Je vois à mainte blonde...
Pauvre Thomas
Ne connaît pas
L'usage de ce monde.

Un jour, Thomas rentre éperdu,
O disgrâce commune!
Amis, dit-il, j'ai tout perdu,
Mon procès, ma fortune.

Venez me consoler, hélas !
Dans ma douleur profonde..
Pauvre Thomas
Ne connaît pas
L'usage de ce monde.

M. E. Arnal.

FIN.

TABLE.

MM. Pages

ARMAND-GOUFFÉ, du Caveau moderne.

Beauté et Bonté. 25

Comment tout va. 73

ARNAL (E.)

Glou, glou, tin, tin, zon, zon. 66

J'ai la vue un peu basse. 88

Je ne l'aime plus. 114

Vive le Roi! 126

L'usage de ce monde. 248

BASSIGNOT.

Le vrai Philosophe. 46

BÉCHU (P.), des Soupers de Momus.

Les Aventures en diligence. 14

Je voudrais faire son portrait. 64

MM. Pages

Couplets chantés à la fête, etc. 175

BÉRANGER (de), du Caveau moderne.

Les Sciences. 19

BERRUYER (A. de)

Le soleil luit pour tout le monde. 37

BOUCHER DE PERTHES.

L'Orage, ou la Petite Peureuse. 81

Colette. 96

Frisac, ou le Perruquier philosophe. 151

Isnelle. 218

Robert. 229

BOUILLET.

La Semaine des trois jeudis. 183

BRAZIER, du Caveau moderne.

Les Souhaits d'un bon garçon. 1

Tu l'as voulu, Georges Dandin. 129

Les Masques. 138

CAMILLE, des Soupers de Momus.

Les Sapeurs-pompiers. 69

CASIMIR JOSSELIN.

Une visite à Momus. 230

MM. Pages

CHAPUZOT.

Le jeu n'en vaut pas la chandelle. 57

Un peu d'aide fait grand bien. 215

On ne dit pas ce que l'on pense. 236

CHAVANTRÉ (ALEXANDRE).

Le parfait bonheur. 17

C. . . . OL (JUSTIN).

Le Fleuve de la vie. 35

Mille écus de rente. 179

Chant d'un convalescent. 239

COMÉDON.

Mes malheurs. 185

CONSTANT-VIGUIER.

Un peu, beaucoup, pas du tout. 156

COUPART, des Soupers de Momus.

Rococo. 83

Pot-pourri chanté dans un banquet, etc. 106

COURCY (F. DE), des Soupers de Momus.

D'une pierre deux coups. 78

Le Doute. 100

Le Commissaire. 109

MM. Pages

DÉSAUGIERS, du Caveau moderne.

Les Comédies de Picard. 122

Couplets chantés par l'auteur, etc. 135

DESFONTAINES.

L'Écolier qui va en vacances. 40

DIEULAFOY (FEU), du Caveau moderne.

A une jeune personne qui allait épouser un marchand de papiers. 7

DUHAMEL.

Vers improvisés au champ de Mars, etc. 140

D ***.

Hommage à un ami. 39

Couplets en réponse, etc. 214

DUPONCHEL (M. A. P.).

Le Trouvère. 225

DUSAULCHOY (J.), des Soupers de Momus.

Le vieux Momusien aux jeunes. 27

FLAMAND.

Chanson épicurienne. 153

La Crémaillère. 190

MM. Pages

GILBERT (L.-T.).

Les Quatre Saisons. 158

H....... (P.).

L'amour est le roman du cœur. 197

Le bon Henri. 206

HÉREAU (E.).

Ce n'est pas tous les jours fête. 208

HUBERT (CHARLES).

Les Épicuriens. 223

LALLEMAND-BOISSOLON.

La Royauté imaginaire. 30

LECLÈRE (JACINTHE), des Soupers de Momus.

A mon ami Capelle. 98

LEGRAND (A.).

La Villageoise parvenue. 4

Le Tabac. 23

LUCET LAMAILLARDIÈRE.

Le Voyage de l'Amour et de l'Espérance. 91

MARIE (J. F. HIPPOLYTE), des Soupers de Momus.

Toute Médaille a son revers. 94

MM. Pages

MENARD DE ROCHECAVE (G.).

C' qu' est différé n'est pas perdu. 104

Allez-vous-en ! 144

La Fièvre de Rhume. 165

On n'en meurt pas. 176

N*** (Mme).

Romance. 61

OURRY, du Caveau moderne.

Une mère à sa fille divorcée. Romance. 133

Les Brochures. 141

Le Combat des coqs. 192

PAIN (JOSEPH).

Les Fagots. 101

PAYN (ADRIEN).

Cela ne prouve rien. 48

Le Mariage manqué. 116

Je te plains de bon cœur. 204

Mon Ambition. 219

Ce que je voudrais voir. 243

PIIS (LE CHEVALIER DE), du Caveau moderne.

Le Danger de la surcharge, etc. 10

MM. Pages

Le Refrain tout juste. 171

PRADEL (EUGÈNE DE).

Les Hallebardes. 195

P. S. H.

La Rose. 128

RADET (J. B.).

La Comédie dans la rue. 50

ROBERT DE RIGOULÈNE.

Non et Oui. 43

M. Duguignon. 70

Est-ce ma faute, etc. 119

Il ne faut pas dire fontaine, je ne boirai pas de ton eau. 221

ROLLAND (JULES).

La Chansonnette. 131

Nous n'avons rien à dire. 168

Le Disciple de Grégoire. 199

Réponse aux Coquettes. 210

ROUTIER.

Les Grelots de la Folie. 12

Chanson poissarde. 21

MM. Pages

SIGNOL (ALPHONSE).

Les Fleurs. 181

SIMARD (ISIDORE).

Il mentira. 62

SIMONNIN.

Les Politiques de Cabaret. 75

SIRVEN, de Perpignan.

Suivez mon exemple. 246

THIBAUT (T.).

Les Caquets. 85

Ne m'aimez pas. 112

Épithalame à de nouveaux mariés, etc. 187

Les extrêmes. 233

TOURNAY, du Caveau moderne.

Mars en Carême. 148

VERREAUX, AINÉ.

Tout passe. 59

VERREAUX (CHARLES).

Il faut rire. 163

MM. Pages

VINAY (GABRIEL).

Mon verre. 161

VIONNET (P. H.).

De la gaîté. 241

ANONYMES.

La Goguette. 32

L'Enseignement mutuel. 55

Minuit, Nocturne. 160

L'Argent. 201

Le Danger des papillottes. 211

Couplets chantés à Mme ***, etc. 212

Couplets à Joséphine Duchesnois. 228

FIN DE LA TABLE.



